

MADAGASCAR

(SUITE ET FIN)

III

La reine, son rôle de souveraine, sa famille, son enfance, sa vie. — Domination suprême du premier ministre, son époux. — Son existence de recluse en son palais de Tananarive. — Ni cérémonial, ni cour, princesses et dames d'honneur. — Portrait de la reine Ranavalô III, ses conversions et ses croyances superstitieuses. — Tour à tour catholique, protestante et payenne. — L'intérieur de la reine, son palais de Masoandre. — Sa solitude, son oisiveté et ses ennuis. — Sa coquetterie, ses toilettes et ses jeux, ses intrigues politiques. — Le parti de la reine.



La reine est la première autorité de l'île, mais ce n'est pas en vertu d'une Constitution qu'elle gouverne. Depuis un siècle, il est d'usage de la prendre dans la descendance, plus ou moins directe, du fondateur de la monarchie howa, sans distinction aucune de l'ordre de succession.

Quand le trône est vacant, le premier ministre, — véritable maire du palais, — choisit dans la famille royale la princesse qui deviendra reine, et son choix, plus politique que sentimental, se fixe toujours sur la femme qu'il compte dominer plus facilement. La coutume, j'allais dire la loi, exige qu'en arrivant au trône, la reine épouse le premier ministre, quels que soient leurs âges et

leurs sentiments réciproques. Au lieu de deux cœurs qui s'unissent, ce sont deux situations qui se marient.

Le premier ministre actuel, Rainelaivoun, a successivement épousé trois reines, dont il n'a eu

du reste aucun enfant. Malgré sa royale origine, la reine Ranavalô, qui règne depuis 1883, a été élevée dans un état voisin de la pauvreté. Un de ses oncles était un simple boucher de Tananarive.

En principe, elle jouit d'une autorité absolue; en réalité, le premier ministre est seul à commander. C'est bien le vrai roi.

Vivant sous sa dépendance absolue, la reine, assez étrangère naturellement aux affaires du pays, n'est jamais consultée.

Enfermée pour ainsi dire dans son palais de Tananarive, elle coule une existence éternellement oisive au milieu des princesses et des dames d'honneur.

Point de cour et nul cérémonial. C'est à peines si elle sort quelquefois avec le premier ministre, en filanzane fermé, et se montre au peuple en de très rares occasions. Seule, toujours seule avec ses familières, elle passe ses journées à causer chiffons, à essayer des toilettes en mâchant du bétel, à jouer aux dames et au loto. Parfois, par les fenêtres ouvertes de son palais de Masoandre, elle s'amuse, comme une enfant, au jeu national des Malgaches, le cerf-volant, toute heureuse et toute fière si son carré de papier peut se perdre dans le ciel.

La taille petite, mais élégante et bien prise, le teint foncé, les yeux superbes, les traits un peu durs, la reine ne manque ni de distinction ni de grâce. Intelligente comme tous les Howas, raconte la *Revue encyclopédique*, elle a été instruite pendant son enfance par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et l'on prétend qu'elle fut baptisée. Mais, sous l'influence du parti anglo-howa, elle a embrassé le protestantisme, religion d'Etat qui fait d'elle le chef spirituel de Madagascar. Il convient d'ajouter que cette prérogative n'augmente guère son pouvoir royal, car le Malgache est fort indifférent aux croyances religieuses des *Vazakas*, c'est-à-dire des blancs.

Bien que le protestantisme soit religion d'Etat, les *Sikidy* ou augures sont en grand honneur au palais de la reine. On ne saurait prendre une décision de quelque importance sans qu'ils aient rendu leurs oracles, après avoir sacrifié quelques poulets qu'il serait beaucoup plus simple de mettre à la broche. Comme tous les Malgaches, du reste, la reine croit aux choses *fady*, — qui portent malheur, — et ne manque jamais de s'entourer de *hody* ou amulettes préservatrices.

D'après la revue que je cite, le palais de Masoandre, qu'habite la reine, est une maison assez modeste, composée seulement d'un rez-de-chaussée.

Le salon dans lequel elle se tient d'habitude est meublé à l'europpéenne, mais ce n'est pas un goût très pur qui le distingue. Il s'y trouve des objets bien étonnés sans doute de se rencontrer ensemble: un piano et des poupées à mécanique, un canapé et des revolvers, une armoire à glace, une cave à liqueurs et une table de toilette.

Très coquette, la reine des Howas: elle adore

les toilettes, sinon pour les porter, du moins pour les regarder et les posséder. A différentes reprises, le gouvernement français lui a offert des objets et des vêtements de haute valeur; ils moisissent oubliés dans quelque coin, sous un hangar mal abrité. A quoi d'ailleurs serviraient ces objets de luxe, puisque Ranavalô vit en recluse dans son palais désert? La reine de Madagascar, observe M. Martineau, que l'on ne saurait trop citer, est la première de son peuple pour la situation, mais elle ne se distingue, à vrai dire, ni par son éducation, ni par ses habitudes, ni par sa vie. A l'intérieur, son palais est une case en bois, obscure et mal tenue, comme la plupart des autres habitations. Assis sur la pierre ou couchés sur la terre, les soldats qui la gardent ne donnent pas non plus une haute idée de la puissance et du prestige de la reine de Madagascar.

Quant au grand palais construit par M. Laborde, sous le règne de Ranavalô I^{er}, il est, à distance, d'un effet superbe, avec ses trois étages d'arceaux en plein cintre et ses quatre clochetons; mais l'intérieur est tellement délabré, qu'il se trouve absolument inhabitable.

Le plus grand charme du séjour de Masoandre est une cour plantée de beaux arbres et terminée par un élégant kiosque qui domine la plaine de Mahamasina d'une hauteur de trente mètres.

Quand, le dimanche, parée des belles robes qu'elle a fait venir de Paris, la reine a assisté à l'office de la chapelle, elle vient s'accouder sur la rampe du kiosque et, les yeux fixés sur la plaine, trop haut pour être vue, trop loin pour être admirée, elle songe, mélancolique, aux tristesses de la solitude, aux ennuis humiliants de sa pauvre couronne.

Ranavalô III a aujourd'hui trente-six ans. On dit, remarque M. Martineau, que sa jeunesse inutile à côté du premier ministre, fort vieux, lui pèse tous les ans de plus en plus et qu'elle aspire, enfin, à prendre plus d'indépendance personnelle et plus d'autorité dans l'Etat; mais elle est encore plus fatiguée de vivre en recluse que de couvrir de son nom les actes de gouvernement, qui échappent absolument à son contrôle. Chaque jour augmente la mésintelligence entre la reine et son premier ministre qui, affaibli par l'âge, perd de plus en plus son prestige. Aussi bien, un parti de mécontents s'est constitué autour de Ranavalô. Que peut faire une reine qui s'ennuie; à moins qu'elle ne conspire?

Avant de prendre congé de la reine pour faire la connaissance du premier ministre, M. Martineau nous donnera l'édifiante et curieuse explication de la conversion de Ranavalô III au protestantisme.

On va voir que ce n'est pas précisément par la grâce qu'elle fut touchée et que la route de Tananarive n'est aucunement le « chemin de Damas ».

Alors, comme aujourd'hui, du reste, les Malgaches n'avaient aucune croyance religieuse. Les missionnaires français, anglais, norvégiens faisaient les plus louables efforts pour vaincre leur indiffé-

rence et les convertir à leurs croyances. Insoucieux de toutes doctrines religieuses, les Malgaches écoutent sans s'émouvoir ces invitations spirituelles qu'on leur prodigue.

Mais voici les *methodistes* anglais qui, plus entreprenants ou plus habiles que les autres missionnaires, se mettent à l'œuvre et triomphent où leurs devanciers ont échoué.

Avec leur sens pratique, les *methodistes* comprennent qu'il importe peu de faire des adhérents dans le peuple si la reine ne donne l'exemple et, aussitôt, ils entreprennent sa conversion.

Laissant de côté toute question de dogme, ils représentent seulement à la reine qu'en adoptant la religion protestante, elle en sera le chef à Tananarive comme la reine Victoria en est le chef à Londres.

Ne voyant pas les mêmes avantages dans la religion catholique, Ranavaloa, extrêmement flattée de joindre à la puissance temporelle de sa couronne l'autorité du pouvoir spirituel, se convertit sans la moindre hésitation. Il va sans dire que la majorité du peuple malgache s'empresse de suivre son royal exemple.

Est-ce à dire que les croyances se soient modifiées à Madagascar? Ce n'est point l'avis de M. Martineau. En provoquant la conversion de la reine, les *methodistes*, faisant œuvre politique plutôt qu'évangélique, n'ont cherché qu'à combattre l'influence éventuelle de la France...

Quant aux Malgaches, convertis ou non, ils demeurent réfractaires à l'idée religieuse et, comme la reine elle-même, n'ont d'autre confiance que dans les amulettes, les augures et les sorciers.

Laissons maintenant la reine à ses dominos, à ses cerfs-volants, à sa toilette, à ses intrigues, et parlons du premier ministre.

Et d'abord, rappelons que ce rôle de premier ministre, institué en 1828, sous le règne de Ranavaloa I^{er}, prit une extension aussi rapide que prodigieuse.

Le vrai roi des Howas, c'est le premier ministre, qu'il serait plus logique d'appeler tout simplement « le ministre », attendu qu'il est seul à gouverner. — L'Etat, c'est lui.

Le fameux Rainelaierivoun, premier ministre actuel, dirige, depuis 1864, la politique de Madagascar. Très habile, actif, autoritaire et résolu, d'une remarquable intelligence et d'une rare volonté, cet homme incarne, depuis trente ans, les destinées de Madagascar. Pour compléter son omnipotence, il a créé et s'est attribué le titre de « commandant en chef », titre précieux qui lui donne une autorité absolue sur l'armée.

Son génie, ses soins, ses efforts, sa vie, Rainelaierivoun a tout consacré au maintien de l'indépendance de Madagascar envers l'étranger. L'influence que les *methodistes* exercent sur sa politique est purement négative. Elle ne fait que nous

gêner sans profiter à l'Angleterre. En fin de compte, il ne voit que son pays et sa liberté.

Quant à la politique intérieure du premier ministre, elle ne fut qu'un bien mince progrès pour les Malgaches. L'administration du royaume ne se distingue que par toutes sortes d'exactions et d'abus. Nulle sécurité pour les fortunes et pour le travail; une justice cruellement fantaisiste et des impôts monstrueusement capricieux. Un seul guide : l'intérêt; une seule règle : la convoitise; une seule loi : l'arbitraire.

Il y a un demi-siècle, Rainelaierivoun épousa une femme, — répudiée et misérable aujourd'hui, — dont il eut dix-sept enfants.

Plusieurs sont morts et quelques-uns furent empoisonnés. Il convient de dire un mot de deux de ces fils : Rajoël et Ratilifère.

Ce dernier a fait d'excellentes études à Paris, chez les frères de la doctrine chrétienne de Passy. Il professe pour la France, qu'il apprit à connaître et à aimer, de vifs sentiments de sympathie; mais il vit très paisiblement à Tananarive, en dehors de toute intrigue et de toute ambition politique. Il en est tout autrement de son frère Rajoël qui, acquis à l'Angleterre, est l'ennemi déclaré de la France et ne songe qu'à remplacer son père comme premier ministre.

Il y a deux ans, en son palais de Tananarive, Rajoël recevait princièrement les Anglais de marque et les mécontents du royaume. A la suite d'incessantes intrigues, deux partis se forment dans la famille, jusqu'alors parfaitement unie du premier ministre. D'un côté, le rebelle Rajoël avec son frère Panoël, qui fut élevé en Angleterre, et son beau-frère Rajoane, docteur de l'université d'Edimbourg. De l'autre côté, les collatéraux du premier ministre, formant un important parti, se groupent autour d'un jeune homme de vingt ans, nommé Ratilifère, comme l'ancien élève de Passy, et petit-fils du premier ministre qui le tient en grande affection. Mais voici qu'en 1893, Rajoël complota de renverser son père, qui l'exila aussitôt sur les confins du pays Betsiléo, d'où le rebelle observe la situation en continuant ses intrigues. De son côté, la reine Ranavaloa ne songe qu'à reconquérir son indépendance et qu'à choisir elle-même le successeur de son vieil époux, Rainelaierivoun. Elle aurait pensé, dit-on, au révolté Rajoël, qui a son amitié, comme toutes les préférences du premier ministre sont acquises à son petit-fils Ratilifère.

Le parti de ce prince est loin d'être hostile à la France comme le parti de Rajoël, mais nous aurions tort de fonder les moindres espérances sur Ratilifère, tout Malgache étant incapable d'alliance sincère avec l'étranger.

Enfin, un troisième prétendant vient de surgir, paraît-il, qui aurait de grandes chances de succéder à Rainelaierivoun. C'est son propre secrétaire, Rasange, un ancien esclave, d'une haute intelligence

et d'un rare esprit, qui connaît à fond toutes les faces de la politique malgache et qui peut être considéré comme le véritable premier ministre. On raconte que la reine, abandonnant le parti de Rajoel, appuierait les prétentions de Rasange.

Il n'est pas sans intérêt de constater que l'union qui fait la force est loin de régner à la cour des Howas. En attendant, c'est encore le vieux Rainelaierivoun qui, malgré son grand âge et son prestige affaibli, apparaît sur la brèche pour subir le formidable assaut de nos braves soldats.

Loin de moi la pensée de faire passer à nos lectrices la revue de l'armée malgache, dont la discipline, l'expérience et l'armement ne répondent guère au courage et à l'énergie de la race howa, à la fois violente et opiniâtre. La principale force de nos adversaires réside dans les retranchements naturels de leur plateau central où, sans nul doute, nos soldats leur feront une visite officielle que les Malgaches se dispenseront de leur rendre.

A ce sujet, d'ailleurs, la parole n'est plus à nous, elle est au canon qui gronde sur les rivages de l'Océan indien. Quand les clairons auront sonné la victoire de nos drapeaux, notre brave armée dira ce que valent les troupes de la reine, ce que le triomphe aura coûté d'efforts, de vaillance et de dévouement.

IV

Le climat et les maladies de Madagascar. — Exagération de son insalubrité climatérique. — Les progrès de l'hygiène. — De la domination française à Madagascar depuis trois cents ans. — Expéditions et gouverneurs. — L'étonnante odyssée du prince malgache Essoméric. — Pronis et Flacourt. — Louis XIV et Madagascar. — Le capitaine de Mandave à Madagascar. — La prodigieuse épopée de Benyowski, élu roi des Malgaches et vassal de Louis XVI. — Hier, aujourd'hui, demain. — Pour nos braves soldats.

Les Howas ont un autre auxiliaire que cette immense ceinture de bois inextricables et de monts abrupts qui défend l'Imerne. Cet allié naturel, c'est le climat. Hâtons-nous de dire que son insalubrité a été fort exagérée. Il offre, assurément, beaucoup moins de dangers que les climats de la Guyane, du Sénégal, de la Cochinchine et du Tonkin. Les grandes maladies épidémiques, telles que la fièvre jaune et le choléra, sont absolument inconnues à Madagascar.

Sur les côtes orientales se trouve un grand nombre de lépreux, que l'on parque dans des léproseries, avec défense absolue d'en sortir. Ces malheureux y sont en quelque sorte abandonnés, sans soin et sans espoir. Ce n'est certes pas le moyen de débarrasser le pays de ce mal terrible; mais cet isolement cruel met, du moins, l'étranger à l'abri de ses atteintes.

Quant à l'éléphantiasis, qui consiste dans le développement extraordinaire de certaines parties du corps, cette maladie, nullement contagieuse, est assez fréquente à Madagascar, mais elle ne frappe absolument que les indigènes. On a parlé aussi d'un mal étrange, le « gouanon », décrit par le docteur Maclaud. Cette bizarre infirmité, grossissement prodigieux du nez transformé en concombre, ne se déclare que chez les négillons du pays, coureurs forcenés des bois pestilentiels.

La vraie maladie de Madagascar est la fièvre paludéenne, enfantée par les marais profonds qui se succèdent sous les forêts luxuriantes de la côte basse.

Mais ce n'est pas dans ces lieux malsains que nos troupes auront à s'attarder. Elles visent les hauteurs, beaucoup plus salubres, but arrêté de leur marche stratégique. Tournant le dos à la fièvre des marécages du littoral, nos soldats porteront leurs efforts sur le plateau central, véritable forteresse de Madagascar. C'est là que les attend la victoire.

Il convient d'ajouter que notre armée arrive à Madagascar après la saison chaude, c'est-à-dire dans la saine saison de l'hiver qui, là-bas, correspond à notre été.

Il est indéniable que Madagascar doit surtout sa mauvaise réputation climatérique aux maladies qui frappèrent si cruellement nos anciennes expéditions, sans défense contre le fléau. Il est incontestable aussi que, depuis ces époques déjà lointaines, l'hygiène a fait des progrès immenses, qu'elle s'est fortifiée des découvertes fécondes de la science, qu'une étonnante amélioration s'est réalisée dans le choix comme dans la variété des habits, des aliments, des remèdes qui sont comme les armes de la santé! Tout est prévu et ce n'est pas seulement les Howas, mais le climat lui-même que nos soldats sont préparés à combattre victorieusement.

Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil rapide sur la domination incontestée de la France, à Madagascar, pendant trois cents ans. Et d'abord, nous rappellerons une étrange et curieuse histoire qui a justement sa place ici. Elle nous reposera de l'administration, de l'armée et du climat de Madagascar, que nous venons de décrire.

Tandis que je vous présentais la famille du premier ministre Rainelaierivoun, vous avez remarqué, sans doute, que son fils Ratilifère avait fait ses études à Paris, que son autre fils Panoël avait été élevé à Londres et que son neveu Rajoane est docteur de l'université d'Edimbourg. Ce n'est pas trop mal pour des barbares; mais voici un prince malgache qui, vers 1505, fit mieux encore que Ratilifère et que Panoël. Il vint en France, s'installa en Normandie, s'y maria, y vécut, y mourut, y laissa des petits Malgaches, dont les rejetons, ignorants sans doute de leur princière origine,

vendent peut-être aujourd'hui du cidre dans le Calvados.

L'histoire authentique de ce prince barbare, romanesquement acquis à la civilisation, se trouve consignée d'abord, dans les mémoires de Flacourt, notre gouverneur de Madagascar sous Louis XIII ; recueillie plus tard par Malte-Brun, elle vient d'être rappelée dans l'intéressant ouvrage de M. Brunet, député de la Réunion. C'est l'occasion de résumer nous-même cette curieuse et fantastique odyssée.

En 1503, Binot-Paulmier, capitaine de Gonnevillle, quitte Honfleur, son pays natal, avec quelques autres « aventuriers » dans le dessein de « voguer aux Indes orientales ». Surpris par une tempête effroyable vers les hauteurs du Cap de Bonne-Espérance, nos navigateurs sont jetés sur la côte de Madagascar.

Pendant six mois, le capitaine de Gonnevillle séjourne dans l'île dont il a raconté les merveilles, et se plaît infiniment avec les indigènes, simples, hospitaliers et doux, qui reçoivent les Français « avec curiosité, admiration, respect et amour ».

Le capitaine normand inspire à ses hôtes tant de confiance et de sympathie, qu'au bout de six mois, on s'efforce de le retenir encore ; mais Binot de Gonnevillle ne peut résister au désir de revoir ses pommiers d'Honfleur, il va partir, il part et le roi de la tribu lui confie son jeune fils, Essoméric, pour être conduit en France, soigneusement instruit « des inventions de notre artillerie et de cent autres choses que les Malgaches admirent en nous et qu'ils souhaitent passionnément ».

On part, on arrive en France et l'on s'installe en Normandie. Essoméric est baptisé et reçoit le nom de son parrain, le capitaine.

On l'élève, on l'instruit, il grandit, on dirait déjà un Normand... un peu brun.

Binot Paulmier de Gonnevillle avait promis au roi malgache de lui ramener son fils dans les « vingt lunes » ; mais le jeune Essoméric dont le cœur est aussi ardent que le soleil du pays natal, s'est éperdument enamouré d'une parente du capitaine, jeune normande d'une rare beauté ; il se plaît, du reste, beaucoup en Normandie où les pommiers en fleurs semblent lui faire oublier les cocotiers du royaume.

De Gonnevillle n'a pas d'enfants et il aime Essoméric comme son fils ; il adopte le jeune prince, lui lègue, en mourant, ses biens, ses titres, son nom et sa jolie parente comme épouse.

L'histoire se tait fort discrètement sur le compte de M^{me} Essoméric, qui dut être une excellente ménagère.

Quant au prince malgache, son époux, après avoir coulé la douce et plantureuse existence d'un bon gentilhomme normand, il mourut presque centenaire et laissa plusieurs enfants dont la blancheur maternelle se marbraît, par-ci par-là, d'une teinte un peu jaunette.

Seul, le plus jeune de ces enfants eut une nombreuse postérité. L'un de ses descendants fut président des trésoriers de France en Provence, un autre chanoine « en l'église cathédrale de Lisieux ».

Flacourt ne nous dit pas ce qu'il advint de la couronne à laquelle Essoméric avait préféré les beaux yeux de sa petite normande. Une couronne trouve toujours des amateurs, même à Madagascar...

N'était-il pas curieux de rappeler la fantastique odyssée de ce prince malgache qui vient en France pour étudier l'artillerie et qui s'y marie, colonise une partie de la Normandie, fait souche de trésoriers et de chanoines !

Très intéressants aussi les tableaux enchanteurs que le vieux gouverneur Flacourt esquisse, dans ses mémoires, de Madagascar et des îles voisines. Dans ce merveilleux pays, dit-il, toutes les plantes tropicales sont plus belles et plus étonnantes que partout ailleurs ; les montagnes, les sables, les fleuves contiennent de l'or ; les forêts y sont sans pareilles et les animaux extraordinaires ; les ruisseaux, les ravines et les rivières fournissent abondamment des pierres d'agate, de jaspe, de jade et de cornaline, comme aussi des cristaux, aigue-marines, grenats, saphirs, améthystes, hyacinthes, émeraudes.

Ce Flacourt n'était pas un gouverneur de passage. Epris du ciel limpide de Madagascar, séduit par la beauté de la nature et par la bonté des indigènes, devenus ses amis, il reste sept ans dans la grande île africaine qu'il se sent aimer comme une seconde patrie, crée des postes à Antongil, à Sainte-Luce, à Sainte-Marie, travaille sans cesse à la conquête de Madagascar qu'il appelle patriotiquement « La France orientale », qui commande la mer des Indes, « peut ravitailler nos flottes et donner à la France de nombreuses armées d'indigènes ».

Esquissons à grands traits l'instructive histoire de la France à Madagascar, et rappelons tout d'abord qu'à son égard, Henri IV concerta des projets de colonisation que sa mort tragique empêcha de réaliser. Sous Louis XIII, en 1542, le dieppois Rigault obtint du cardinal de Richelieu le privilège d'envoyer des navires à Madagascar, et confia l'expédition à Pronis qui peut être regardé comme notre premier gouverneur de l'île africaine ; Pronis bâtit Fort-Dauphin qui devint la capitale de nos établissements, épouse la fille d'un roi malgache et ne trouve rien de mieux, pour coloniser le pays, que de vendre comme esclaves les sujets de son royal beau-père. A Pronis, succéda l'intelligent et dévoué Flacourt dont nous venons de parler. C'est lui qui donne à Madagascar le nom de *France orientale* et qui fonde en quelque sorte notre nouvelle colonie. Sous son gouvernement se passe l'étonnant épisode de l'intrépide sergent Laroche qui, avec une vingtaine de Français résiste à 6,000 Malgaches, reçoit les félicitations

enthousiastes du grand chef indigène et rentre paisiblement à Fort-Dauphin où l'on désespère de le revoir.

Arrivons à Louis XIV : Colbert imagine de créer, sous le nom de « Compagnie des Indes orientales », une vaste association dont l'autorité embrassera Madagascar et les îles du voisinage. Louis XIV s'intéresse personnellement à cette œuvre qui réunit promptement quinze millions de livres. Tout réussit, d'abord, et l'on ne parle, à la cour comme à la ville, que du brillant avenir de la France orientale.

Par grand malheur, l'amiral La Haye, nommé gouverneur général, aussi incapable que tyranique et brutal, exaspère les indigènes qui le chassent de l'île et bloquent les Français dans Fort-Dauphin, où tous sont égorgés. Ainsi finit, malgré l'héroïsme de nos soldats, le beau rêve de Louis XIV et de Colbert.

Rapprochement bien curieux : l'autre jour, à la suite du déjeuner officiel que le ministre des affaires étrangères donnait en l'honneur du général Duchesné, commandant en chef de l'expédition de Madagascar, M. Hanotaux a offert au général un exemplaire en argent de la médaille de Madagascar frappée sous Louis XIV et qui atteste l'ancienneté des droits de la France sur la grande île africaine.

Sur la face, cette antique médaille porte le buste de Louis XIV armé; au revers, elle porte le zébu et l'arbre à éventail, qui constituent les emblèmes de Madagascar. En exergue figure l'inscription : *Colonia Madascarica* et la date 1665.

La Monnaie a frappé cet exemplaire avec l'ancien coin du temps de Louis XIV, qui est de l'habile graveur Manger. Par sa perfection, la médaille constitue un véritable objet d'art. Revenons à Madagascar...

Sous Louis XV, un officier aussi distingué que brave, le capitaine de Mandave, s'offre à restaurer notre colonie de Fort-Dauphin, dont il prend possession au nom du roi. Son plan, qui avait les plus grandes chances de succès, échoue par la coupable indifférence du gouvernement et l'insuffisance des ressources allouées à l'exécution de ce patriotique dessein.

Sous Louis XVI se déroule, comme un vrai roman, la prodigieuse épopée du fameux Benyowski, magnat de Hongrie, qui, après la plus mouvementée des existences, arrive à Paris et propose au ministère de former une colonie à Madagascar. Son offre est acceptée, il part, aborde la grande île africaine et gagne les sympathies des indigènes en même temps qu'il s'attire l'hostilité jalouse des gouverneurs de l'île Bourbon et de l'île de France. Qu'importe! installé au fond de la baie d'Antongil, Benyowski exécute de telles choses que, soixante ans après, elles provoquent encore l'admiration des voyageurs. C'est pour la France qu'il travaille, cette France qu'il fait connaître, qu'il fait aimer.

Un beau jour, enfin, le peuple l'acclame comme chef suprême, mais Benyowski entend ne servir que la France. Bien que roi absolu de tous les Malgaches de la côte, il se considère loyalement comme le vassal de Louis XVI, et se rend à Paris pour rendre hommage au roi. On lui donne un sabre d'honneur, mais, à force d'intrigue, on l'empêche de regagner « ses Etats », qui sont aussi ceux de la France.

C'est une maison de Baltimore qui le « rapatrie » à Madagascar, où, de nouveau, le peuple le fait roi. Méconnaissant son plan politique et jaloux sa gloire, les gouverneurs de l'île Bourbon et de l'île de France s'acharnent à la perte de Benyowski, envoient des troupes pour le combattre et, dans une rencontre, il succombe, les armes à la main, au premier rang. D'après les historiens, cette mort, un deuil pour la patrie, retarda d'un siècle l'union de Madagascar et de la France.

Notons simplement que, malgré la formidable poussée des événements, la République et l'Empire ne cessèrent de s'intéresser à notre colonie de l'Océan indien.

Après le désastre de Trafalgar, ruine de nos colonies, Tamatave tombe entre les mains de l'Angleterre; et, si le traité de 1815 nous ravit l'île de France, devenue île Maurice, il nous restitue nos possessions de Madagascar.

Sous la Restauration, conseillé par son ministre de la marine, Hyde de Neuville, Charles X envoie à Madagascar une expédition dont il confie le commandement au capitaine Gourbeyre.

Mal conçue et mal dirigée, sans forces suffisantes, sans ressources et sans secours, cette expédition, malgré l'infatigable énergie et le brillant courage de nos soldats, aboutit à la défaite de Foulpointe. Au malheur de nos armes s'ajoute l'horreur d'une épouvantable famine, et nos troupes, qui méritaient la victoire, abandonnent, attristées, Madagascar.

En 1847, le gouvernement de Louis-Philippe songe à confier une nouvelle expédition au général Duvivier, mais ce projet de réparation patriotique échoue devant l'hésitation des Chambres.

Plus tard, Napoléon III passe avec le souverain des Howas un traité de commerce et de paix, et, en échange du protectorat assez indécis de la France, il lui reconnaît le titre de « Roi de Madagascar », titre contre lequel tous les gouvernements antérieurs avaient sagement protesté.

Enfin, après les victoires de l'amiral Pierre, le traité de 1885 engage les Howas à nous payer une indemnité de guerre de dix millions, à céder à la France, en toute propriété, la baie magnifique de Diego-Suarez, dont il est tant question en ce moment; enfin, à accepter franchement notre protectorat.

Ce qui s'est passé, ce qui se passe, on le sait. Arrêtons-nous à ces lignes rapides et sommaires; maintenant, l'histoire de Madagascar, c'est hier,

c'est aujourd'hui, c'est demain; et ce sont nos chers petits troupiers qui l'écrivent.... du bout de leurs baïonnettes.

Rappelons simplement que, dans ces diverses expéditions, la France dut ses revers à l'imprévoyance de ses gouvernements, à l'insuffisance des ressources et des secours, à l'incurie, à l'indifférence, aux coupables hésitations de la mère-patrie, de même qu'elle dut toujours ses succès et ses victoires à la vaillance, à l'énergie et au dévouement de l'armée.

C'est ainsi que nos braves soldats trouveront, à Madagascar, les traces glorieuses de leurs aînés, le précieux souvenir des périls à braver, des fautes à éviter et des revers à venger, des héroïsmes à égaler, des victoires à surpasser.

Ils se rappelleront, là-bas, les enthousiastes acclamations du départ, le peuple qui accourt, la foule qui se presse, les têtes qui se découvrent, les bras qui se tendent, les mains qui se serrent, tandis que battent les tambours et que sonnent les clairons, que flottent les drapeaux!

Ces applaudissements d'un peuple, ces bravos de la foule, c'est la voix même de la patrie qui salue ses enfants, qui leur dit, au bruit du canon : « A bientôt, au revoir ! »

Ils se rappelleront aussi, nos chers petits troupiers, la remise émouvante et solennelle des drapeaux, vierges encore de toute bataille, que l'on confia à leur vaillance et à leur fidélité.

Ces drapeaux, c'est l'honneur, c'est le courage et

le dévouement; c'est la France, c'est la patrie. Ils les rapporteront un jour, loques glorieuses, reliques saintes, brûlés par le soleil et noircis par la poudre avec ce mot rayonnant qu'aura gravé la victoire : Madagascar!

Et le soir, après la mêlée, se reposant des marches et des combats, ils songeront encore aux joies et aux triomphes du retour, au touchant accueil de la famille, aux fiertés du foyer, aux enthousiasmes de Paris acclamant nos valeureux soldats, apportant dans leur giberne une colonie à la France et un peuple à la civilisation.

Tous, hélas! ne reviendront pas. C'est la loi fatale. Est-ce qu'en pleine et bonne paix, dans nos cités et dans nos campagnes, la mort ne fauche pas, implacable, l'enfance et la jeunesse, la force, l'espérance?

Ceux qui, là-bas, au milieu des fleurs sauvages et des hauts palmiers, resteront endormis du grand sommeil, auront combattu le bon combat de l'honneur et du progrès.

Sur leurs tombes fécondes, on écrira ces mots : « Tombés ici pour la France »; et, chefs ou soldats, illustres ou humbles, on ne meurt jamais tout entier quand on meurt pour la patrie.

FULBERT-DUMONTEIL.

FIN

CURIOSITÉ HISTORIQUE

OPINION DE LOUIS XIV SUR LE PRÉJUGÉ DU VENDREDI

Jadis les marins avaient une répugnance exagérée à s'embarquer le vendredi, et maintes fois les ordres de mettre à la voile n'avaient pas été exécutés.

Un commandant d'escadre, le chevalier de Valbelle, ne put, en 1675, les faire obéir et en informa Colbert, qui lui-même le fit savoir au roi. Celui-ci, fort mécontent du préjudice que causait ce refus, prescrivit au grand-maitre des galères de chercher par tous les moyens à ôter ce scrupule de l'esprit des matelots, et que l'on fit agir, s'il y avait lieu, l'autorité spirituelle, l'évêque. Il était même disposé à publier une ordonnance à ce sujet.

Le rapporteur de ce fait ajoute que, malgré tout, le roi ne put déraciner entièrement ce préjugé dans la marine, et que beaucoup de commandants remettaient le départ au lendemain, quand l'ordre était de partir le vendredi.

PENSÉES ET MAXIMES

Les méchants seuls se soutiennent, les honnêtes gens s'isolent.

(M^{me} DE SÉVIGNÉ.)

La moquerie est, de toutes les injustices, celle qu'on pardonne le moins.

(PLATON.)

CONSEIL



NE de mes jeunes amies me demandait l'autre jour un secret « pour écrire de jolies lettres ».

C'est, en effet, charmant de bien écrire, et une femme douée de ce talent répand beaucoup de charme autour d'elle. Le com-

merce épistolaire est chose indispensable pour entretenir les relations de famille et même d'amitié. Les plus vraies affections ont besoin d'aliment,

et lorsqu'on est séparés, les lettres sont cet aliment, plus ou moins efficace, selon les correspondants. Je comprends donc, et j'approuve de tout mon cœur une femme qui désire écrire avec agrément, et qui tient ainsi serrés les liens de parenté et d'affection qu'un long silence ou même une correspondance banale ne manqueraient pas de relâcher.

Mais comment faire pour bien écrire ?

Vous connaissez toutes le mot célèbre qui a été ressassé dans tous les cours de littérature : Le style, c'est l'homme.

Ce n'est pas exact pour ceux qui écrivent rarement, et pour lesquels la plume est un instrument à demi inconnu, pour ceux, surtout, qui ne se sont pas accoutumés à exprimer leur pensée. Mais c'est très réel, très vrai pour tous ceux qui écrivent beaucoup et avec facilité.

Ceci étant admis, il faut reconnaître que, pour écrire des lettres de valeur, il faut être soi-même un être de valeur, que, pour bien exprimer ses idées, il faut avoir d'abord des idées. En d'autres termes, plus on aura formé et élevé son être moral, plus on écrira bien.

Mais il y a, direz-vous, des qualités de style qui sont comme le revêtement et l'agrément de la pensée. Parmi ces qualités, il en est de plus ou moins naturelles, comme l'entrain, l'esprit, le piquant, etc. Tout le monde n'est pas spirituel, amusant, intelligent au même degré ; cependant, disons en passant que la lecture développe les dons que nous avons reçus, nourrit notre pensée, la fortifie, l'inspire même, et qu'une femme qui lit beaucoup a beaucoup de chances de bien penser et de bien s'exprimer, à la condition, bien entendu, qu'elle lise de bonnes et de belles choses.

Il y a d'autres qualités du style qui s'acquièrent, celles-là, par la lecture encore, la lecture des bons

auteurs, qui accoutume insensiblement et inévitablement à trouver le mot propre, l'expression choisie. Elles s'acquièrent aussi par l'exercice. Pour bien écrire il faut évidemment écrire beaucoup. C'est ainsi qu'on s'habitue à exprimer sans peine et sans recherche sa pensée, et qu'on arrive à la facilité, cette charmante et indispensable qualité du style.

Quant au naturel, qui est indispensable pour charmer, il dépend de chacun de nous, je ne dirai pas de l'acquérir, mais de le pratiquer. Il faut avoir une juste horreur de la recherche, de la prétention, du boursofflé, et écrire comme on pense, en employant des mots simples, ce qui n'exclut pas l'élégance, et en évitant tout effort dont, soyez-en sûres, nos correspondants s'apercevraient bien vite.

L'écueil du naturel est la négligence. Toutefois, une personne cultivée acquiert à son insu une sorte de discipline dans la forme même des pensées, et, de même qu'elle parle avec correction, écrit naturellement avec goût. L'habitude fait éviter, presque sans aucune peine, les répétitions de mots, les incorrections de langage.

D'ailleurs, une des qualités du style épistolaire est de s'approprier toujours à la personne à laquelle on s'adresse, et, tout en conservant le naturel, de maintenir les diverses nuances de respect, de cordialité, d'affection, de gaieté que comportent les diverses correspondances.

Ajouterai-je qu'à tout ce qui rend une lettre agréable à lire, il faut y ajouter certaines qualités purement extérieures, mais qui ont bien leur importance ? Tout d'abord, l'écriture doit être lisible ; les plus jolies choses perdent plus de la moitié de leur charme, si on ne les déchiffre qu'avec peine. Une jeune fille devrait même posséder une jolie écriture ; mais ceci est un peu un don de nature ; au moins faut-il exiger que la lettre ait un aspect d'ordre et de propreté.

Puisque j'ai abordé la question extérieure et pratique, laissez-moi vous dire que, s'il est permis, à votre âge, de suivre la mode en ce qui concerne le papier à lettres, il faut choisir ce que cette mode offre de comme il faut, et préférer les teintes sobres, distinguées, qui ne signalent pas brutalement une lettre à l'attention.

Les personnes sensibles aux mille nuances de la politesse d'autrefois vous diront que, de leur temps, on considérait comme une infraction à cette politesse d'écrire l'adresse sans soin et de coller le timbre de travers. Rien de plus facile que de s'accoutumer à soigner ces petits détails, qui rentrent d'ailleurs dans les habitudes d'une personne ordonnée.

M. MARYAN.

Mon Cousin Guy

(SUITE)



RÔLEMENT, elle avoua sans façon, une flambee pourpreaux joues :

— Il me semble que cela ne m'ennuierait pas !

— Eh bien, bonne chance, mademoiselle Arlette. Acceptez le premier individu convenable qui vous offrira son cœur et sa main. Soyez heureuse et n'ayez pas de désillusion sur les charmes de l'aventure conjugale.

Il parlait avec une telle âpreté, sous son apparence de badinage un peu mordant, qu'elle se révolta, toute désorientée :

— Oh ! Guy, comme vous êtes *crin* aujourd'hui !

— Parce que je ne chante pas avec vous un hymne d'allégresse sur le bonheur de l'hyménée ? Que voulez-vous ? Que voulez-vous ? Je n'ai malheureusement plus dix-sept ans !

— Parce que vous prenez, sans motif aucun, un ton tout à fait désagréable pour me répondre !

Elle disait tellement vrai, quant à son accent, qu'il resta un instant silencieux. Pourquoi était-il ainsi d'humeur méchante, irrité contre lui-même, contre l'espèce humaine, même contre le vilain temps d'hiver, agité par un désir mauvais de jeter une ombre sur la riante et juvénile confiance de cette enfant dont la quiétude l'exaspérait ?

— Je vous fais toutes mes excuses, reprit-il lentement, si je vous ai parlé d'un ton maussade.

— Très maussade, comme à un enfant qu'on gronde. Je vais avoir dix-huit ans ! Je suis une *grande* !

— Oui, vous avez raison. Vous n'êtes plus une enfant...

Il répéta ces mots, tout en l'enveloppant du regard. Elle était demeurée assise sur le bras du fauteuil, ses pieds menus, bien chaussés, touchant à peine le sol de leur pointe effilée ; son buste souple, étroitement dessiné par la veste de drap qui en accusait les lignes harmonieuses. Dans l'auréole du gainsborough, le visage se détachait rayonnant de tout l'éclat de la jeunesse en fleur.

Mais, en cette minute, les lèvres chaudement pourprées étaient sérieuses comme le regard, dont une expression pensive adoucissait l'éclaircieur.

Non, elle n'était plus l'enfant, ni la fillette même. Elle devenait vraiment la jeune fille. Comment, jusqu'à cette heure, n'en avait-il pas été frappé ? Par quelle aberration s'était-il obstiné à ne voir toujours en elle que la joueuse petite créature qui montait en courant l'abrupte côte de rochers ? Pourtant, il savait bien qu'elle était bien plus, lui qui avait, mieux que personne, pénétré dans l'intimité de son être moral... Derrière ce front voilé de petits cheveux fous, palpitait une intelligence très vive, une pensée enthousiaste spontanément ouverte à toute beauté. Ce jeune corps, svelte et fin, enfermait une âme de feu, tendre, passionnée, adorablement limpide et franche... Et voici qu'un jour ou l'autre, un inconnu viendrait. A lui, il attirerait cette âme et cette pensée toutes neuves. Il en ferait son bien précieux ; et il aurait le droit de railler ceux qui, ayant eu à leur portée ce trésor, n'avaient pas, véritables insensés, daigné le saisir.

— Guy, pourquoi ne me dites-vous rien ? Vous êtes fâché pour de bon ?

Sans en avoir conscience, elle tendait la main vers lui d'un geste à peine esquissé. Il tressaillit, arraché brusquement à sa songerie. Et, sans rudesse cette fois, il répéta :

— Fâché ?... Pourquoi serais-je fâché ?

— Parce que je vous ai dit que vous étiez *crin* !

Malgré lui, il sourit, si peu qu'il en eût envie, amusé du contraste entre l'expression familière dont elle se servait et le sérieux de sa physionomie anxieuse.

— Certes, non, je ne suis pas fâché. Si quelqu'un avait le droit de l'être, ce serait plutôt vous, car, je le reconnais — humblement — j'ai, sans le vouloir, mérité tout à fait le reproche que vous m'avez adressé. J'en suis très confus... Ne me pardonnez-vous pas, Arlette ?

Pour toute réponse, elle lui jeta ses deux mains... Une seconde, il les garda dans les siennes, étreint d'un sourd désir de les porter à ses lèvres, de les baiser longuement, ces petites mains sur lesquelles personne encore qu'elle-même n'avait de droits. Pourtant, il les laissa retomber sans que sa bouche les eût effleurées...

Contente, elle s'écriait :

— Alors, nous sommes réconciliés quand je vous confie mes suppositions... au sujet des idées de tante. Vous ne me gronderez plus ?

— Je ne vous gronderai plus, si tant est que je vous aie jamais grondée ; je souhaite de tout cœur que vos espérances se réalisent pleinement. Etes-vous satisfaite de moi ?

— Très satisfaite, mon grand ami !

Ces deux mots tombèrent très doux de ses lèvres, en dépit du ton drôlement solennel qu'elle leur donnait exprès ; et à l'accent de cette voix jeune, une fibre secrète tressaillit dans le cœur de Guy...

Au moment même entra M^{me} Chausey.

— Guy, me voilà prête... Comment, Arlette, tu es ici et tu ne m'avertis pas ?

— Tante, je vous attendais en causant avec Guy.

— Tu lui faisais tes confidences ? Et, en échange, il te faisait les siennes ? interrogea M^{me} Chausey, sur un ton de plaisanterie. Mais son regard avait cherché celui de son frère, qui répondit à sa minette question par un signe négatif.

Arlette, pour sa part, répliquait, secouant la tête :

— Guy ne me fait jamais de confidences. Il est comme les Turcs : il juge la femme un être inférieur auquel il ne faut pas se confier, et il le prouve. Voilà !

— Voilà ! Guy, en effet, est un mécréant. Il y a longtemps que je te l'ai dit. Là-dessus, allons-nous-en vite ; Madeleine va nous attendre.

Guy descendit avec sa sœur et Arlette. Il les mit en voiture, mais il ne monta pas avec elles. Après avoir serré la petite main de la jeune fille, abandonnée confiante dans la sienne, il s'en alla vers son Cercle, se disant que l'homme est bien le plus stupide de tous les animaux.

IX

Si cette opinion était inspirée à Guy de Pazanne par la pensée du mariage possible d'Arlette, il lui fut facile de la modifier promptement. En effet, si tant est que ce mariage dût se faire jamais, des circonstances imprévues empêchaient qu'il en fût davantage question pour le moment. Le lendemain même de sa conversation avec son frère, M^{me} Chausey avait reçu une lettre de M^{le} Malouzeec lui annonçant que le docteur, qui s'était sans mesure prodigué durant l'épidémie, subissait une crise tellement grave de sa maladie de cœur, que l'issue en était à redouter et que le prompt retour d'Arlette paraissait nécessaire. De toutes façons, sa présence ferait du bien à son père, qui avait à cette heure avoir beaucoup souffert de la séparation exigée par lui. M^{me} Catherine terminait en priant M^{me} Chausey

de préparer Arlette à ce retour soudain, ajoutant qu'elle-même lui écrivait pour lui dire qu'appelée à Paris par des affaires, elle la ramènerait à Douarnenez.

Puis, deux jours plus tard, était arrivée une dépêche de M^{me} Catherine. L'état du docteur demeurait très grave, il pouvait être emporté dans une crise inattendue ; et la vieille demoiselle venait en hâte chercher Arlette.

Elle avait été bien saisie, la pauvre petite, par ce brusque rappel, en dépit de toutes les précautions dont l'avait enveloppé l'affection de M^{me} Chausey qui n'avait pas eu le courage de lui révéler le véritable état de son père. Aussi montrait-elle, à la seule idée de le revoir, une joie qui bouleversait le cœur compatissant de M^{me} Chausey. Pourtant, chose bizarre ! dès la minute où elle avait appris qu'elle allait s'éloigner, toute sa joyeuse animation était tombée. Une impression de déchirement la meurtrissait chaque fois que lui revenait l'idée du départ si prochain, sans retour peut-être... Ainsi, elle était achevée, sa vie heureuse dans ce milieu où elle avait été si affectueusement accueillie ! Elles étaient finies, les délicieuses soirées de musique avec Guy, leurs longues causeries, leurs promenades !...

Et, de plus, voici qu'une anxiété subite la poignait. M^{le} Malouzeec venait d'arriver. Elle avait consenti, ne devant passer qu'une nuit à Paris, à descendre chez M^{me} Chausey ; et, passionnément, Arlette la questionnait sur son père, étonnée, vite inquiète des réticences qu'apportait la vieille demoiselle dans ses réponses, surtout de l'expression grave de sa physionomie.

— Mademoiselle, parlez-moi davantage de père... Je ne sais pour ainsi dire plus rien de lui, maintenant. Ses lettres sont à peine des billets !

M^{le} Malouzeec hésitait, cherchant à atténuer le coup qu'elle allait porter à l'enfant.

— Il a été très occupé tous ces temps-ci, ma petite fille... Et, de plus... il est souffrant...

— Souffrant?... Pourquoi me dites-vous cela avec ce ton ?...

— Mais, Arlette, je te le dis avec mon ton habituel. Je ne peux pas te déclarer gaiement que ton père est malade !

Elle se dressa, les prunelles agrandies :

— Il est malade !... Depuis quand ?

— Depuis une quinzaine de jours environ...

— Et personne ne m'a avertie !... Oh !... Et l'on m'a laissée être joyeuse, m'amuser, rire !...

Sa voix se brisa, tandis que ses yeux couraient, pleins de reproche, vers M^{me} Chausey et Madeleine qui écoutaient en silence, remplies de compassion.

— Ma chérie, nous ne t'avons rien dit, fit avec effort M^{me} Chausey, parce que, malheureusement, tu ne pouvais rien pour soulager ton père... Il était inutile de te tourmenter...

Elle secoua la tête :

— J'aurais bien mieux aimé être tourmentée... Au moins, mon tourment m'aurait rapprochée de lui... Mais, mademoiselle Catherine, qu'a-t-il eu? Mon Dieu, il n'a pas attrapé cette maladie...

— Non, c'est l'excès de fatigue qui l'a épuisé...

— Mais, maintenant, il va mieux?

Une supplication inconsciente tremblait si ardente dans sa voix, que M^{lle} Catherine n'osa la faire souffrir encore.

— Il était un peu mieux quand je l'ai quitté.

— Un peu, seulement!... Qui est auprès de lui?

— M^{me} Morvan.

— Blanche aussi?

— Blanche est revenue de Châteaulin avec sa mère.

— Et moi, sa petite, je suis loin!... Je ne le soigne pas... Je reste à Paris comme une indifférente, quand il me demande, peut-être... Et si vous n'aviez pas eu besoin de venir à Paris, vous ne m'auriez pas rappelée...

Elle s'arrêta court. Un involontaire geste de protestation avait échappé à M^{lle} Catherine. Et une lueur soudaine, avenglante, se faisait dans l'esprit d'Arlette.

— Vous êtes venue me chercher! Vos affaires à Paris n'étaient qu'un prétexte!... Alors, c'est qu'il est très malade... Car vous ne me cachez rien de plus, n'est-ce pas?... Il n'est pas...

Elle n'acheva pas, haletante, devenue d'une pâleur de cire blanche. M^{lle} Catherine l'attira tendrement vers elle :

— Ma petite fille, je ne te cache rien... Ne t'affole pas ainsi. Dans deux jours, tu verras par toi-même que je t'ai dit la vérité et tu pourras soigner ton père autant que tu le désireras, jouir de votre réunion, dont lui-même est déjà si heureux à l'avance.

Arlette inclina silencieusement la tête. Délivrée de l'horrible crainte qui avait une seconde traversé sa pensée, une sorte de détente se faisait en elle, comme si elle eût échappé à un danger imminent. Mais la quiétude ne rentra pas dans son jeune cœur, bien qu'elle écoutât, Dieu sait avec quel suprême désir d'être convaincue de l'innocence de sa terreur! les paroles réconfortantes de M^{me} Chansey et de Madeleine. Au fond de l'âme, elle ne les croyait pas... Depuis quinze jours, ne lui avaient-elles pas caché la vérité!

Et Guy, son grand ami, avait fait de même... Comme c'était mal à lui de ne pas l'avoir avertie!

Aussi, quand il vint le soir, quand il fut près d'elle, isolé des autres, elle ne put retenir un cri de reproche tout palpitant :

— Oh! Guy, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenue que mon père était malade, puisque vous le saviez?

— Parce que je craignais de vous voir aussitôt vous tourmenter d'une façon excessive, comme vous le faites en ce moment, dit-il d'un ton d'affectueuse gronderie. Heureusement, Arlette, on peut

être malade, très malade même, et se rétablir ensuite.

Elle plongea ardemment son regard dans celui de Guy pour voir s'il était sincère.

— Vous pensez bien ce que vous dites... Vous êtes sûr que mon père se rétablira... Vous me le promettez?...

— Ma bien chère petite amie, personne au monde ne pourrait vous faire une semblable promesse... Mais je l'espère autant que je le souhaite...

— Vous l'espérez seulement...

Elle murmura ces mots et deux grosses larmes glissèrent sur son petit visage altéré.

— Arlette, je vous en supplie, ne pleurez pas, implora Guy d'une voix toute changée... Ne pleurez pas... Je ne puis supporter vos larmes... Oh! vous voit souffrir et ne pouvoir rien pour vous, ma pauvre chère petite enfant!

— Comme c'est triste, la vie! dit-elle faiblement. Je voudrais être déjà à Douarnenez et, en même temps, j'ai tant de chagrin de partir!

— Vous reviendrez... C'est au revoir seulement que nous nous dirons demain.

— Oui, peut-être un jour ou l'autre, je reviendrai... Je serai, sans doute, une vieille personne alors, car je ne quitterai plus père; j'aurais trop peur qu'il devint de nouveau malade pendant que nous serions séparés... Oh! attendre encore presque deux jours avant de me retrouver auprès de lui! Que c'est long! mon Dieu!

Une sorte de bizarre sentiment de jalousie s'éleva dans le cœur de Guy, à la voir ainsi dominée par l'exclusive pensée de son père.

— Arlette, ne nous regretterez-vous pas un peu, nous qui vous regretterons tant?

— Si je vous regretterai! Oh! chaque fois que je penserai à vous!... Mais vous, Guy, ne m'oubliez pas trop vite, je vous en prie...

Il l'enveloppa d'un étrange regard :

— Vous oublier! Est-ce que cela me serait possible? Personne ne vous ressemble et ne me remplacera ma chère petite amie... Ah! je songerai à vous, enfant, bien plus peut-être que ni vous ni moi ne pourrions l'imaginer!...

Un rayonnant éclair illumina une seconde les yeux humides d'Arlette. Pourtant, elle interrogea encore, de sa délicieuse manière d'enfant :

— Et ce n'est pas uniquement pour me consoler que vous me dites des choses si bonnes?...

— Ah! c'est en toute sincérité, je vous le promets...

Et, certes, il pouvait promettre. Jamais il n'oublierait la charmante petite créature qui, pendant plus de deux mois, venait d'être mêlée à sa vie et qui lui était devenue chère à un point qui l'effrayait presque... Bien plus encore que le soir de son arrivée, quand il l'avait surprise en larmes, il éprouvait pour elle un dévouement absolu, une soif de ramener un peu de lumière sur son jeune visage désolé... Et il aurait voulu demeurer longtemps

encore ainsi, auprès d'elle, isolé des autres, qui causaient à l'autre extrémité du salon...

Souhait bien inutile; M^{me} Chausey, au moment même, terminait la soirée en se levant pour accompagner M^{lle} Catherine à son appartement et appelait Arlette. L'enfant tressaillit en l'entendant. Cette voix rompait le charme qui, aux paroles de Guy, lui avait un instant fait oublier son angoisse; et le sens de la dure réalité lui revenait brutalement.

La journée du lendemain, — sa dernière à Paris, — lui sembla passer comme un rêve. Les heures s'enfuyaient rapides dans la hâte des derniers préparatifs, des dernières courses. Pareils à des visions de songe qui s'effacent, elle voyait fuir un à un tous les aspects familiers à ses yeux depuis deux mois. Et maintenant, voici que l'heure de quitter définitivement tout ce passé souriant venait de sonner. Debout sur le seuil de sa chambre, Arlette l'enveloppait d'un suprême regard d'amie pour en emporter l'image en ses plus infimes détails. Mais quelqu'un l'appelait. Vite, il était temps de partir. Tout bas, elle dit :

— Adieu, ma chère petite chambre !

Et elle sortit. Les bagages étaient déjà chargés. En hâte, elle monta en voiture. Puis silencieusement, tandis que ses amis causaient autour d'elle, le regard obscurci par une buée de larmes, elle contempla ces rues parisiennes auxquelles, vraiment, elle s'était attachée et qui, — de même que le soir de son arrivée, — s'allongeaient dans l'ombre de la nuit d'hiver, étoilées par les lueurs fauves des réverbères...

— Déjà la gare ! Mon Dieu, murmura-t-elle, c'est la fin !...

Mais tout de suite, d'un geste furtif, elle écrasa ses larmes, se les reprochant à la seule pensée de son père. Sur le quai régnait tout le mouvement du départ. Guy était-il là, ainsi qu'il l'avait promis ? Ses yeux errèrent sur les silhouettes qui se mouvaient toutes noires sur le fond éclairé de la gare. Ils n'errèrent pas longtemps. Vite, elle reconnut la taille haute et mince de son ami qui venait à elle, lui apportant un bouquet de larges violettes au parfum pénétrant : — Pour qu'elles vous parlent de... nous pendant le voyage, dit-il, les lui offrant.

Elle inclina la tête avec un faible merci, toute tremblante d'émotion. Dieu ! qu'elle aurait voulu passer les dernières minutes toute seule avec celui qui, jusqu'au bout, se montrait pour elle l'ami le plus délicat, le plus attentif, le plus affectueux ! Qu'elle aurait eu besoin d'entendre encore ses paroles si affectueuses, pour accepter plus courageusement les tristesses de l'adieu et l'inquiétude qui l'étreignait au sujet de son père... Désir irréalisable ! Tous, au contraire, l'entouraient, sa tante, Charlotte, Madeleine et même Pierre, l'accompagnant jusqu'au wagon où, déjà montée, M^{lle} Catherine disposait ses bagages.

— Allons, Arlette, monte, monte vite... Il est temps ! appela-t-elle.

L'enfant frissonna ; et des larmes brûlantes roulaient sur son visage tandis qu'elle recevait les baisers de sa tante et de ses cousines. Elle s'arrêta devant Guy. A lui, son grand ami, elle avait voulu dire adieu en dernier... Tous les autres, elle pouvait accepter de les quitter... Mais lui ! Quelque chose en elle se déchirait devant leur séparation...

— Adieu, Guy, murmura-t-elle ; et merci !

Sa voix s'étouffait.

— Non pas adieu, au revoir, chère petite Arlette... Si vous ne nous revenez pas, j'irai vous chercher... Au revoir... chérie...

Mais ce dernier mot fut dit si bas qu'elle ne l'entendit pas. Il s'inclinait sur ses petites mains ; et il y appuya ses lèvres si étroitement, qu'elle sentit leur chaleur à travers ses gants.

— En voiture, messieurs, on part...

Elle monta. Le train s'ébranlait. Une dernière fois, elle rencontra les yeux de Guy pleins de cette expression qui lui faisait battre le cœur... Près de lui, M^{me} Chausey, ses filles, lui adressaient des signes d'adieu, de seconde en seconde plus lointains... Dominant le groupe, se détachait encore la grande silhouette de Guy... Mais la silhouette s'effaçait, elle aussi, devenant toujours plus petite dans la clarté blanche des foyers électriques de la gare... Et puis, elle ne vit plus rien. Le train courait dans l'ombre.

La nuit, puis une interminable matinée s'étaient écoulées. Chaque nouvelle station marquait davantage l'approche de Douarnenez ; et, à travers la vitre, Arlette regardait se dérouler les paysages bretons, jadis si familiers à sa vue comme les costumes pittoresques qui, maintenant, l'étonnaient presque, tant elle en était déshabituée. Mais elle n'éprouvait nulle joie à retrouver sa Bretagne tant aimée ; une seule pensée l'absorbait toute, jusqu'à l'angoisse, la maladie de son père, dont peu à peu elle entrevoyait la gravité à travers les réponses de M^{lle} Catherine.

Pourtant, emportée par un irrésistible désir d'être rassurée, elle demanda, anxieuse :

— Croyez-vous que papa aura pu venir à la gare, au-devant de nous ?

M^{lle} Catherine retint une exclamation trop expressive : — Je ne le pense pas, ma petite enfant... Il est trop faible pour sortir.

Arlette n'insista pas. Auprès de M^{lle} Catherine, elle se sentait, maintenant, un peu dépaycée — comme elle l'avait été le premier soir, à Paris, jusqu'au moment où Guy était venu à elle... Et puis une crainte enfantine l'envahissait à l'idée qu'elle allait retrouver M^{me} Morvan et Blanche... L'existence dont elle avait le maussade souvenir allait donc recommencer... Il lui faudrait encore, sans doute, batailler pour se défendre, entendre des paroles malveillantes, aigres, provocantes...

— Douarnenez ! Douarnenez ! annonçait la voix d'un invisible employé.

Malgré les paroles de M^{lle} Malouzec, malgré sa propre conviction, Arlette jeta un prompt coup d'œil sur le quai. Là, trois mois plus tôt, elle s'était séparée de son père... Oh! s'il avait été là pour la recevoir! Mais il ne l'y attendait pas.

Ni M^{me} Morvan, ni Blanche même, n'étaient venues à sa rencontre. Seul, un visage ami lui souriait, tout épanoui de plaisir à son apparition, celui du capitaine, dont les petits yeux luisaient plus que jamais dans sa figure tannée.

— Arlette, est-ce bien vous? fit-il ouvrant la portière. Je commençais à croire que tous ces Parisiens ne vous rendraient jamais à nous! Attendez que je vous aide à descendre!

Il lui tendait les bras et, l'enlevant comme un bébé, il mit paternellement un baiser sonore sur chacune des joues pâlies par la fatigue et l'émotion.

— Ah! mon cher petit enfant, que je vous contemple pour être bien sûr que c'est vous! Quelle belle demoiselle vous êtes devenue! Ah! que le temps a été long sans vous, petite reine!... Heureusement, j'avais souvent de vos nouvelles... Votre père avait la bonté de me lire des passages de vos lettres...

— Capitaine, comment est père?

La physionomie souriante de M. Malouzec s'assombrit aussitôt. Mais il remarqua, au passage, un signe de sa sœur, et il répondit simplement:

— Toujours à peu près de même, ma petite fille; vous allez le trouver changé, très changé. Il faudra prendre bien garde de ne pas l'agiter. Il est très faible, et le médecin recommande beaucoup de calme autour de lui.

— C'est M^{me} Morvan qui le soigne?

— Hum... Oui, elle le soigne... Mais il préfère se soigner seul.

— Comme je le comprends! songea Arlette, dont le cœur battait à larges coups dans sa poitrine. Mais elle n'articula rien de semblable et répondit seulement en hâte aux questions empressées de l'excellent homme sur son voyage de retour, sur Paris, sur la famille Chausey, ne soupçonnant pas qu'il l'interrogeait ainsi parce qu'il avait peur de ses demandes sur l'état du docteur... Mais elle y revint bien vite, insatiable de ces détails qui lui meurtrissaient le cœur.

— Ah! petite reine, il s'est conduit comme un héros pendant ces deux mois d'épidémie! S'il n'a pas la croix, ce sera à désespérer de toute justice... Douarnenez était plein de malades... du côté du port, ils tombaient comme des mouches... Et lui s'occupait de tous, à toutes les heures du jour et de la nuit... Aujourd'hui, c'est lui qui est mis à bas.

La grosse voix du capitaine s'était enrouée; il tourna la tête pour cacher à Arlette l'altération soudaine de son rude visage, et il ne vit pas les yeux de pauvre oiseau blessé qu'elle levait vers lui.

M^{lle} Malouzec, restée en arrière pour veiller aux bagages, les rejoignait, et, en hâte, ils se dirigèrent

vers la maison Morvan. Le pâle crépuscule de février tombait déjà dans les rues grises où résonnait, très sonore, un bruit incessant de sabots sur le pavé, et Arlette avançait insensiblement, reprise par son pays breton, enveloppée par la forte brise marine qui lui jetait aux lèvres sa saine caresse et réveillait en elle les impressions un peu oubliées, rejetant tout à coup, dans une sorte de lointain, le grand Paris qu'elle avait quitté. Sur leur passage, ils rencontraient des visages connus... Les femmes s'exclamaient, à la vue d'Arlette, et la saluaient d'un sourire, d'un mot de bienvenue; des gamins marmottaient son nom; et les marins, qui circulaient dans les petites rues étroites, d'une allure roulante, lui ôtaient leur béret, quelques-uns même s'arrêtant pour s'informer de la santé du docteur.

Dans le ciel embrumé se dressait maintenant plus net le clocher de Ploaré!! Puis, la maison d'Yves Morvan apparut. Enfin!... frémissante, Arlette franchit la grille. Au bruit de la sonnette d'entrée, une grande femme se dressa sur le seuil du vestibule, M^{me} Morvan; derrière elle, se détachait la grosse figure de Blanche.

— Ah! c'est toi, Arlette... Eh bien, il n'est pas trop tôt! fit M^{me} Morvan, mettant un froid baiser sur les joues pâlies de sa belle-fille... J'espère que tu t'en es donné du bon temps... Et pendant que nous étions ici garde-malades!

— Si je l'avais su, il y a longtemps que je serais de retour... Pourquoi ne me l'avez-vous pas écrit? Tout le monde m'a caché la vérité...

— Et tu ne le regrettes pas trop, au fond, grommela-t-elle. C'est plus amusant d'aller au bal, au spectacle, dans les magasins, que de soigner un malade!

Les yeux d'Arlette flamboyèrent d'indignation; mais elle était tellement dominée par le désir d'embrasser son père qu'elle ne releva pas les paroles mauvaises qui l'attaquaient dès la première minute de son retour. Après avoir échangé un rapide baiser avec Blanche, elle demanda hâtivement:

— Où est père? Dans son cabinet?

— Dans son cabinet!... Ah! bien oui... Dans sa chambre, qu'il ne peut quitter... Monté, il t'attend, ma fille; et il a recommandé de te laisser entrer seule pour que tu te livres à ton aise à tes effusions avec lui... Allons, dépêche-toi...

— Va, enfant, dit M^{lle} Malouzec, qui avait écouté le colloque avec des efforts prodigieux de patience pour ne pas intervenir; car elle savait que ses paroles ne serviraient qu'à rendre M^{me} Morvan plus acerbe.

— Va vite, ma chérie, répéta-t-elle. Et, surtout, sois bien calme pour ne pas agiter ton père... N'est-ce pas, petite?

Elle se pencha et mit un baiser tendre sur le visage bouleversé de l'enfant, dont elle devinait l'émotion. Haletante, Arlette franchit les marches de l'escalier menant chez le docteur. Elle ouvrit

a porte et doucement, la voix presque brisée, elle dit :

— Père, c'est moi !

Puis, follement, elle courut à lui et se laissa glisser à genoux pour mieux appuyer sa tête sur la chère poitrine, pour recevoir des baisers pareils à ceux qu'elle donnait toute palpitante de tendresse, pour entendre la voix, inattendue depuis des mois, lui murmurer :

— Ma toute petite, ma bien-aimée, mon tout... Regarde-moi, Arlette, pour que je retrouve les yeux de mon enfant... Enfin !

Elle releva la tête.... Et, à temps, elle arrêta un cri. On l'avait bien avertie que son père était changé, mais on ne le lui avait pas dit assez... Oh ! ces cheveux tout blancs ! Cette figure pâle et creusée, cet air de fatigue sans nom... Et puis ce souffle entre coupé qui soulevait sa poitrine...

Rassemblant tout son courage, elle étouffa les sanglots qui lui montaient à la gorge, se souvenant qu'il fallait à tout prix éviter à son père les émotions violentes. Lui, la gardait serrée contre lui, broyé par la joie poignante qu'il éprouvait à la retrouver.

— Ma toute petite, répéta-t-il encore très bas. Mon unique bien.

Avec une passion désespérée, elle murmura :

— Père, je vous adore !... Oh ! pourquoi m'avez-vous si longtemps laissée loin de vous !

— Parce qu'il le fallait, ma bien-aimée... Je ne voulais pas risquer de te voir tomber malade...

— Et, pendant ce temps, vous vous épuisez pour les autres... Si j'avais été près de vous, je vous aurais empêché de donner ainsi toutes vos forces et, aujourd'hui, vous ne seriez pas malade vous-même !

— Je vais aller mieux bientôt, mon Arlette, fit-il doucement, avec un étrange sourire qui se perdit dans l'ombre du crépuscule... Je ne souffrirai plus longtemps...

A peine elle entendit ses paroles, tant une épouvante l'envahissait, comme devant l'approche d'un inévitable malheur, tandis qu'elle considérait avidement le visage ravagé de son père. Avec une angoisse torturante, elle essayait de se persuader qu'il ne tarderait pas à se remettre ; mais, pareille à un glas, une pensée bourdonnait dans son cœur :

— Il est très malade. Est-ce que jamais il pourra redevenir comme autrefois ?

Et, dans un irrésistible cri de douleur, elle murmura :

— Oh ! père, pourquoi suis-je partie ?... Pourquoi vous ai-je laissé ?...

— Ne regrette jamais d'être partie... Tu entends, ma bien-aimée... Ne regrette rien... J'ai désiré qu'il en soit ainsi... Et tout est bien... Tout sera bien par la grâce du Dieu que tu pries avec tant de foi...

Il s'interrompit un peu ; puis, avec un faible sourire, s'arrêtant de caresser les cheveux de l'enfant, il dit :

— Nous ne nous occupons que de moi... Et pourtant j'ai bien grand-désir d'entendre ma petite fille me parler de son voyage, de ceux qui l'ont reçue et gâtée, à commencer par son cousin Guy, son grand ami... N'est-il pas vrai, chérie ?

Elle eut un sourd frémissement au nom de Guy ; et, dans son souvenir, il se dressa brusquement, le regard arrêté sur elle avec l'expression qu'elle aimait tant...

— Oh ! oui, père... Il a été un vrai ami pour moi...

Elle s'interrompit. La porte s'entr'ouvrait devant la lourde forme de Blanche, qui déclarait :

— Maman te fait dire, Arlette, de venir reconnaître tes bagages... Elle demande, mon père, si vous avez besoin de quelque chose ?

— J'ai besoin seulement d'écouter les récits de ma petite voyageuse et de la garder à mes côtés, pour être bien certain qu'elle est vraiment de retour, fit-il avec son mélancolique sourire. Va vite, Arlette, faire ce que ta mère désire, et reviens-moi.

Oh ! oui, qu'elle revint vite... ! Depuis des semaines, et encore des semaines, n'était-il pas privé d'elle ! Et maintenant, comme un affamé, il ne pouvait se rassasier de la contempler dans tout son jeune éelat, de rencontrer ses yeux pleins de tendresse, de recevoir la caresse de sa voix...

... Pour lui obéir, elle était montée dans sa chambre, froide et sombre sous la mourante clarté de cette fin de jour, où rien ne marquait que sa présence fût attendue, — sauf l'ordre méticuleux qui y régnait. Et elle eut la vision fugitive de sa chambre de Paris telle qu'elle l'avait entrevue le soir de son arrivée, doucement éclairée par la lueur rose de la lampe, sentant bon les violettes...

Oh ! les violettes ! Celles que Guy lui avait données la veille étaient mortes maintenant, toutes flétries... Et lui, son ami, était loin d'elle, tellement loin qu'il lui sembla soudain que, jamais plus, ils ne pourraient se retrouver... Alors, une immense sensation d'isolement s'abattit sur elle, l'ébranlant de sanglots contenus, tandis que, les mains serrées en un geste d'appel, elle murmurait :

— Oh ! Guy, ne m'abandonnez pas ! Il est si malade, et je suis si malheureuse !

X

On eût bien étonné Guy de Pazanne en lui annonçant, quelques semaines plus tôt, que le départ de la petite Arlette Morvan jetterait dans sa vie un vide pareil à celui qu'il éprouvait. Tout d'abord, irrité contre lui-même de cette impression inattendue, il avait prétendu nier l'évidence. Mais, au bout de quelques jours, il lui avait bien fallu reconnaître que ses visites quotidiennes chez sa sœur lui semblaient dépouillées de leur charme, maintenant que son arrivée n'y était plus accueillie

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

On voit encore beaucoup de corsager-vestes, ou simulant la veste, à côté des blouses, que rien ne semble vouloir détrôner de longtemps. Le pli Doucet est toujours à la mode; mais ce qui forme la grande nouveauté du jour, c'est un retour du goût pour la lingerie, et particulièrement pour les cols et les manchettes. Les uns et les autres se font, rabattus, en mousseline ou en fine batiste, avec ourlets à jour en fils tirés, et bordés par une petite valenciennes droite et basse; on coud cette dentelle, que l'on remplace quelquefois par du vieux point de Paris, en la surjettant au bord.

La transparence de la batiste ou de la mousseline sur le tissu de la robe tout aussi bien que le reflet du blanc sur la peau, au visage, comme aux mains, est avantageux.

Lorsqu'on ne porte pas le col entier rabattu sur le brisé du corsage, on porte au moins des pointes de col cassé devant. Bien entendu, cela se fait surtout sur les robes genre tailleur, ou très sobres d'ornements et très simples de forme. Ce genre de col exige une certaine rectitude de lignes.

Quant aux manchettes, elles se rabattent droites comme un petit revers brisé, tout autour du poignet, boutonnées, ou formant pointe-fichu sur le dessus de la manche lorsqu'elles s'assortissent à un col cassé. C'est tout à fait gentil, et me rappelle les manchettes de ma grand'mère, lorsque j'étais toute enfant. Au fond, voyez-vous, la mode est plus rabâcheuse qu'inventive, elle réédite les mêmes objets, à un certain nombre d'années de distance, et se contente seulement alors, pour leur donner un petit air de neuf, de les modifier quelque peu, voilà tout.

On emploie également beaucoup de valenciennes sur les blouses ou les devants de chemisettes, tant en entre-deux qu'en petite dentelle de bordure. Dans la lingerie de corps, soit sur les chemises, les pantalons et les dessous de corset, on en voit aussi beaucoup plus qu'autrefois. Cependant, la broderie ne boude pas pour cela, surtout la si admirable broderie en fils tirés, à laquelle les doigts de fée de certaines ouvrières finissent par donner l'apparence d'une véritable dentelle. Celle-là est vraiment au-dessus de tout éloge... C'est un chef-d'œuvre.

Je ne crois pas utile de dire que l'on faufile par un « grand point devant » cols et manchettes de façon à les maintenir à la robe et à pouvoir de même les enlever facilement. Ces petits riens se blanchissent, autant que possible, à la maison. Les repasser encore humides leur donne généralement assez de soutien. Si cependant la batiste, la mousseline ou le linon n'acquiescent pas ainsi assez de fermeté, il faudrait alors tremper dans une bonne eau de riz tous ces colifichets. L'eau de riz est préférable à l'amidon pour le linge fin.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 6).

Ce que je dis pour les cols, les manchettes et les chemisettes, s'applique aussi aux mouchoirs et à ceux très petits, appelés « pochettes ». Quand les blanchisseuses ne les égarent pas, elles les abiment. Enfin, on n'a pas toujours tout cela en grande quantité. Et il est si vite fait de les nettoyer, qu'on aurait tort de s'en priver pendant une ou deux semaines entières, c'est-à-dire d'une lessive à l'autre.

A propos de mouchoirs, ceux de couleurs sont particulièrement goûtés; on en voit de charmants en linon blanc, bleu, jaune, rose ou lilas, bordés par une petite dentelle noire, avec nom ou chiffre également noir, simplement jeté dans un coin. Beaucoup de mouchoirs, en batiste noir, s'ornent, inversement, de dentelle blanche en entre-deux et en bordure. Tout cela est charmant et complète très agréablement une toilette. C'est même au soin apporté à tous ces riens, que l'on reconnaît une femme vraiment élégante.

La faille s'emploie beaucoup pour robe de bal de jeune fille. Recouverte avec de la mousseline de soie plissée, elle est moins sèche; mais il ne faut, alors, orner la robe que d'une simple ceinture drapée, très haute sur le devant et plus basse derrière. On peut encore, au bord du jupon de faille, poser une grosse ruche écaillée, très serrée, en mousseline de soie plissée; et, si on aime les nœuds ou les choux de ruban, on en niche quelques-uns, de loin en loin, dans la ruche.

Voici, pour finir, une très jolie et très nouvelle toilette printanière. C'est une robe en gaze de soie capucine foncée, imprimée de bouquets dans les tons à la mode. La robe est posée sur un transparent de faille de même nuance. Grâce à quelques paillettes brodées sur les bouquets, ces derniers ont un relief étonnant.

Le corsage-chemisette est froncé et serré à la taille par une ceinture retenue dans une très jolie boucle de bijouterie, agrafée à gauche. L'encolure, carrément échancrée, est bordée par une broderie de paillettes simulant un galon. Les manches, très bouffantes, s'arrêtent aux coudes; mais elles peuvent s'allonger à volonté, par un long flot de dentelles rousées.

On peut aussi, suivant le caprice, remplacer la boucle de la ceinture par un nœud de ruban volumineux, et rendre, au cou, le corsage tout à fait montant, en y ajoutant un plissé de mousseline de soie, de même nuance, partant de l'intérieur et formant ruche.

Beaucoup de chapeaux 1890 et de toques, grandes, à bords largement ondulés, tout cela en gros paillason très léger, mordoré, vieille paille, noir ou blanc, orné de rubans aux nuances claires et vives, et de fleurs en grosses touffes souples. Voilà la mode!

MARIE-BERTHE.

JUIN 1895.

Le 5^e Album de travaux, paru dans le numéro du 18 mai, de l'édition hebdomadaire (blanche), contient les travaux suivants : Corbeille à pain et angle (grandeur naturelle), de la broderie. — Deux entre-deux au point de croix. — Écran Louis XVI, avec le dessin du galon brodé de paillettes de formes variées (grandeur naturelle). — Chaîne porte-crayon, avec le modèle de la chaîne (grandeur naturelle). — Sachet pour chemises de nuit. — Porte-photographies formant vide-poche. — Angle, broderie au point de croix et point de Holbein pour petite nappe.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous avons à vous signaler, mesdemoiselles (à tout seigneur tout honneur) et mesdames, une maison de goût à laquelle vous pouvez vous adresser en toute confiance, et dont les prix n'effraieront pas les bourses modestes. A votre intention, nous avons été chez M^{me} Pariselle, 22, rue du Quatre-Septembre, voir les robes, les collets et les fantaisies exécutés par cette très habile couturière, dont le goût est des plus comme il faut. Une coupe de corsage parfaite; nous dirons de même pour les jupes qui s'allongent en godets se développant avec une grâce aisée; les corsages sont de petits chefs-d'œuvre habilement combinés pour avantager la taille, et les manches ballons, drapées et mouvementées, par des plis mollement fixés à l'aiguille. Un je ne sais quoi de plaisant dans l'ensemble de la robe, vous séduit. Une charmante robe, en crépon clair ou foncé: la jupe cloche, le corsage à plis, agrémenté de dentelle et de jolis nœuds, la manche toute gracieuse dans son développement, et la jupe doublée, coûte 80 fr. A 75 fr., de charmants costumes, en un joli lainage de fantaisie d'une nouveauté plaisante, et aussi des costumes de voyage qui vous ont un cachet de très bonne faiseuse. M^{me} Pariselle a un talent bien parisien, qui sait se plier aux exigences des modes actuelles, en leur donnant une allure comme il faut. Une robe en crépon mohair, la jupe doublée, la façon cloche à godets, le corsage plissé, coupé verticalement par trois rubans de satin, ceinture assortie, manche ballon arrêtée par un gros nœud: de 130 à 150 fr. Une autre, en taffetas glacé noir et bleu, ou de toute autre couleur, la jupe composée de neuf lès très étroits dans le haut, et doublée de taffetas, le corsage avec un empiècement de dentelle et trois entre-deux partant du bas de l'empiècement; même disposition dans le dos; une ceinture drapée avec un gros nœud derrière; le col de même et la manche piquée de nœuds: 300 fr. N'ai-je pas raison de dire que ces prix sont modiques, et l'ouvrage est si soigné!

Chez MM. Lefèvre et Cabin (ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol) l'on prépare une foule de travaux à exécuter en villégiature. Que de jolis objets! Que de belles tapisseries viendront, en octobre, embellir le *home* de celles qui auront mis à profit leur séjour à la campagne! Un paravent n'est-il pas en même temps un objet utile et de décoration? Un écran-paravent de feu, une coquette indispensable? Des écrans à main ont aussi leur utilité, sans compter qu'ils sont parfois un amusement pour la main qui les tient; de tout cela, l'on trouve à la maison Lefèvre et

Cabin, et du plus joli dessin et du goût le meilleur. La préparation en est parfaite; les assortiments très bien organisés, en vue d'ôter toutes recherches des tons, lesquels sont bien classés par gamme. Nous avons vu des feuilles de paravent superbes: les unes en tapisseries, les autres avec application de galon et broderie; d'autres décorées de superbes appliques de cretonne brodée. Le soubassement des feuilles en peluche ou velours, brodé d'un ornement en rapport avec le style du dessin. Quantité de petits ouvrages nous ont plu par leur facilité d'exécution et leur utilité; nous les signalons comme de gracieux souvenirs à offrir aux parents et amies. La maison se charge de faire, sur des dessins exécutés suivant les désirs, et de compléter n'importe quel ameublement: tapisserie, application, réapplique, etc., etc.

C'est nous répéter que de dire combien les costumes et les robes de M^{me} Turle sont charmants de façon et de garniture, les collets gracieux et les jaquettes d'allure dégagée et comme il faut. Cette très bonne couturière, qui demeure toujours, 9, rue de Clichy, a eu grand succès, avec les robes nouvelles de transition et celles qu'elle a créées pour les bals et matinées qui font du printemps une saison de plaisirs ininterrompus. Voici des gazes légères d'un coloris adorable que M^{me} Turle emploie de bien des manières, mais toujours avec une grâce exquise. Corsage-blouse dont la doublure ajustée dessine la taille, en laissant à la blouse un flou charmant. Corsage bien cambré, garni de dentelle et de ruban disposé en gros nœud à l'épaule et à la taille, du même côté. Corsage ouvert sur un large pli creux en velours, décoré de quatre à cinq gros boutons artistiques; ce serait le cas d'utiliser d'anciens boutons en marcassite, en strass, ou peints ou émaillés. Cette idée de M^{me} Turle a été saluée et adoptée avec enthousiasme par les femmes ennemies de la banalité, même dans la toilette. Vous savez, mesdemoiselles, que M^{me} Turle fait à votre intention, des robes fort gentilles, et à des prix relativement minimes.

* *

MAISON SENET

Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre

Nous donnerons aujourd'hui, pour répondre aux désirs exprimés par un grand nombre de nos lectrices, une nomenclature des produits de la maison Senet, dont on peut faire usage en toute confiance :

L'Anti-Bolbos et le Savon Anti-Bolbos sont préparés avec les mêmes principes. Le premier enlève les petits points noirs ou tannes du front, du nez et du menton, et le second aide à les faire disparaître; tous deux sont excellents. L'Eau brise exotique, préparée avec les essences de fleurs et de plantes exotiques, adoucit et empêche les rides, et la Fleur de pêche, poudre de riz aux sucs de fruits exotiques, invisible et adhérente à la peau, lui donne une transparence délicate; elle se fait blanche, rosée, naturelle et bise. La Pâte, la Poudre et le Savon des Prélats sont exquis pour les mains; la pâte satine la main et l'empêche de rougir, la poudre la blanchit d'une manière durable, et le savon, aux mêmes bases que la pâte, blanchit et assouplit la peau. Ecrire à la Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Nous recommandons aussi et tout particulièrement les produits suivants : l'Eau de toilette des Bénédictins du mont Majella, d'un arôme délicat, embellit le teint, purifie et adoucit la peau. Leur Eau dentifrice fortifie l'émail et blanchit les dents; elle laisse à la bouche une saveur agréable. Leur Poudre et leur Pâte dentifrice sont de la meilleure hygiène; elles ne contiennent aucune substance susceptible de s'aciduler et conservent les dents saines et blanches. Leur Extrait capillaire prévient et arrête la chute des cheveux, les fait repousser, retarde la décoloration et détruit les pellicules. L'Eau de Mélisse, dit Esprit vital, des Bénédictins du mont Majella, est très efficace dans les digestions difficiles. Son action est bienfaisante sur tout l'organisme; avant le repas, une cuillerée à café réveille l'appétit et, après, un morceau de sucre imbibé d'Esprit vital active la digestion.

Le chocolat des Bénédictins de Varazze, de première qualité, est uniquement composé de cacao pur et de sucre cristallisé, de premier jet; il est très nutritif. Le thé des mêmes Bénédictins est un choix des meilleurs thés de Chine. Ils sont soigneusement pressés et disposés dans des boîtes imperméables, avec toute leur fraîcheur, et ne perdent rien de leur arôme et de leur qualité.

Toutes les demandes doivent être adressées à M. E. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre-Septembre.

L'Eau dentifrice du docteur Pierre est si universellement connue, que nous pourrions nous dispenser de la qualifier la meilleure de tous les dentifrices, si nous ne tenions à affirmer son efficacité dans les maux si douloureux de la bouche : dents cariées, gencives enflammées, déchaussement des dents. Si l'hygiène s'en trouve bien, la coquetterie aussi y a sa part, car ce dentifrice excellent donne à l'émail une blancheur lactée fort jolie, sans inspirer la crainte de le voir s'altérer; au contraire, son usage le fortifie et empêche les dents de se gâter, arrête même un commencement de carie, raffermi les gencives et donne une très agréable saveur à l'haleine.

Nous conseillons d'en faire un usage journalier si l'on tient à préparer aux enfants et aux jeunes filles une saine denture, et, plus tard, à la conserver belle et à la préserver de maux douloureux.

C. L.

Dans certains magasins réputés pour leur bon marché, on vous offrira, en vantant leur effet, des savons ou des cold-cream dont l'efficacité, vous dira-t-on, est infaillible.

Ne vous laissez pas tromper; pour conserver la beauté et la fraîcheur de la peau, il faut absolument rejeter ces produits grossiers et employer la *Crème Simon*, la *Poudre de riz* et le *Savon Simon*. Ces trois spécialités sont et resteront le dernier mot de l'hygiène en parfumerie. Vérifier si le flacon porte bien la signature de *J. Simon*, Paris et Lyon.

REVUE PARISIENNE

La maison *Roullier frères*, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, met en vente, outre ses jolis crêpons nouveaux pour l'été, dont nous avons déjà parlé, de très jolis tissus, forts et solides, pour toilettes de voyages, d'excursions et de bains de mer, parmi lesquels nous citerons :

Le *Tracellers*, que l'eau ne tache pas et dont les teintes résistent à l'air, à 5 fr. 25 le m. en 1 m. 30; le *Corckscrew*, à 8 fr. 75 le m. en 1 m. 30, même pour des costumes très élégants; le *Lama*, à 8 fr. 50 en 1 m. 20; le *Mac-Gregor*, à 7 fr. 25 en 1 m. 20; la *Serge anglaise*, à 5 fr. 25 en 1 m. 20; le *Pail de chèvre*, à 7 fr. 25 en 1 m. 20, produisant des effets glacés; le *Glasgow*, à 7 fr. 50 en 1 m. 20, offrant un peu l'aspect de losanges brodés sur fond plus clair; le *Cliffe-Cartle*, à 5 fr. 75 en 1 m. 20; le *New-Market*, à 7 fr. 25 en 1 m. 20.

Indiquons aussi quelques soieries d'été : le *Taffetas glacé*, à 4 fr. 75, largeur 0 m. 54; le *Taffetas façonné broderie*, à 6 fr. 25 le m., largeur 0 m. 56; *Glacé rayé Mikado*, à 7 fr. 25 le m., largeur 0 m. 56; *Magda*, à 7 fr. 25 le m., largeur 0 m. 55; *Glacé broderie soutache*, à 6 fr. 90, largeur 0 m. 56; *Elen*, à 8 fr. 25 le m., largeur 0 m. 55; toutes ces soieries font de délicieux costumes.

La *Toile de lin*, largeur 1 m. 30, à 4 fr. 75 le m., tissu spécial pour voyages et bains de mer. Puis, aussi, pour cache-poussière et costumes, en marine, le *Pacha extra*, ne glissant pas, à 8 fr. 50 le m., largeur 1 m. 40. Le *Pacha pur Mohair*, ne glissant pas, à 8 fr. 75 le m., largeur 1 m. 40, se fait en deux gris : beige et noir; puis le *Pacha extra*, ne glissant pas, à 7 fr. 75 et à 8 fr. 50 le m., largeur 1 m. 40, ne se fait qu'en noir.

Demander directement échantillons à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.



EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, n° 5044

Toilettes de M^{me} Coussinet-Piret, rue Richer, 43.

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en faille glacée réséda et cerise, avec semé de roses. Jupe à godets, à tablier recouvert de dentelle, orné dans le bas d'écaillés en dentelle froncée sur des pattes de ruban cerise, prises dans une boucle et terminées dans le bas par un chou. Corsage-chemisette, avec empiècement de dentelle descendant en pointe au milieu jusqu'à la taille, et tombant de côté, faisant suite à une épaulette froncée; une petite boucle de chaque côté, au point où l'empiècement se divise; col de dentelle avec double collier de ruban cerise retenu par des boucles.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume de jeune fille en taffetas mais, broché de petits pois blancs; corsage plissé à plis accordéon, en taffetas uni sur lequel est posé un dessus de corsage découpé carrément, en drap crème; manche à gros ballon plissé, avec bandes de drap; poignet, col, ceinture et bordure drapée, avec nœuds au bas de la jupe, en drap crème.

TROISIÈME TOILETTE. — Costume en taffetas chiné et ombré, gris bleu, de 3 tons. Corsage plat, à fronces ramassées devant, remplaçant les pinces, légèrement froncé aussi, dans le haut, de chaque côté du pli rajouté; le corsage, ouvert devant, est montant dans le dos. Echarpe de dentelle, dont les bouts restent flottants devant, réunie par une traverse au bas du décolleté. Manche ballon, avec pli rapporté et bracelet évasé. La jupe toute droite, très ample, est ornée seulement devant de choux de dentelle, placés symétriquement.

MODÈLE COLORIÉ

Modèle de M^{me} Marchais, rue de Clichy, 46

DESSOUS DE PLATEAU, broderie moldave cloisonnée.

REPRODUCTION DU SALON

La Sarabande, par Roybet.

SIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX

E L, point de croix. — Porte-aiguilles en petits rubans. — Adrienne. — L V. — Ridicule. — Tunique de bains. — Brise-bise, drap perforé. — Costume en tissu quadrillé. — Chemin de table. — F L, point de croix. — Costume de bains. — A L. — Fond de toilette, broderie Richelieu. — Gabrielle. — M H, pour trousseau. — E P, point de croix. — Z V, avec couronne. — J V. — E D. — Reine. — Couvre-théière. — Costume de fillette. — Petit bouquet. — Rachel. — Angle pour drap. — Sujet pour dessus d'assiette. — G S. — Bordure au point de croix. — Henriette. — Petite bande de drap. — Branchette pour semé. — M C, point de croix et carré. — Petit tapis, découpé intérieurement.

PATRONS. — FEUILLE VI

PREMIER CÔTÉ

TUNIQUE ET PANTALON, costume de bains, page 3, Album de juin.

DEUXIÈME CÔTÉ

ROBE PRINCESSE, costume en tissu quadrillé.

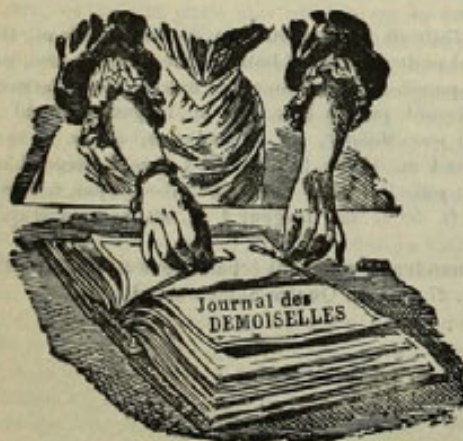
COLLET, même costume, page 2, Album de juin.

EMPIÈCEMENT MOBILE, costume de fillette, page 6, Album de juin.

CARTE DE MADAGASCAR

Comme corollaire à notre article sur **MADAGASCAR**, et pour permettre à nos abonnées de suivre pas à pas les opérations qui vont s'y dérouler, nous avons traité avec un éditeur, et pouvons envoyer, contre 1 fr. 10, une **magnifique Carte** de 50 x 45 centimètres, gravée sur *acier*, coloriée en cinq tons, mentionnant toutes les voies de communication.

Broché dans une élégante couverture. — Pris au bureau : 1 fr.



RELIURE MOBILE

POUR CONSERVER ET CLASSER LES 12 NUMÉROS

du JOURNAL DES DEMOISELLES

Avec tous leurs suppléments

Avec ce classeur on peut relier quelle qu'en soit l'épaisseur et retirer instantanément avec la plus grande facilité une ou plusieurs pièces sans déranger les autres. Chaque pièce est maintenue séparément par un élastique.

Cartonnage toile verte avec 12 rayons pour tenir 12 livraisons et la table, titre or sur le plat de la couverture.

Prix, au bureau du Journal, 14, rue Drouot : 3 fr. 50

Pour recevoir *franco* par colis postal, envoyer à l'ordre de M. Fernand THIERY un mandat-poste de 4 fr. 35.

par un sourire et un regard dont le souvenir était devenu pour lui une sorte de hantise.

Comment donc s'était-elle ainsi emparée de lui, le clubman sceptique et blasé, insouciant, soigneux toujours d'échapper au moindre joug?... Qu'avait-elle fait pour lui laisser cette sorte d'irrésistible soif d'entendre parler d'elle?... Comment, de loin, le gardait-elle ainsi, lui emplissant l'âme d'une tendresse mystérieuse et émue pour elle, d'un désir de la protéger, en ce moment surtout où il la savait attristée et inquiète. L'avait-elle donc grisé par le seul parfum de sa fraîche jeunesse?... Jamais, non plus, il n'aurait imaginé qu'il pût attendre avec cette anxiété, presque douloureuse, les nouvelles que M^{me} Chausey et ses filles recevaient d'elle, avec cette peur d'apprendre que le coup redouté l'avait frappée dans son père.

Et voici que, depuis plus d'une semaine, elle n'avait pas écrit, ne répondant même pas aux lettres que lui adressait M^{me} Chausey, tourmentée de son silence. Guy, jetant un regard sur le calendrier posé sur son bureau, compta les jours... Il y en avait douze qu'il ne savait plus rien d'elle. Qu'arrivait-il?... Était-elle souffrante à son tour?... Ou bien M^{me} Morvan avait-elle jugé à propos d'interrompre la correspondance de sa belle-fille avec la famille qu'elle avait à Paris? Vraiment, Guy ne savait plus qu'imaginer...

Mais peut-être, ce jour-là même, M^{me} Chausey avait-elle enfin reçu une lettre... Trois heures!... Il avait quelque chance de trouver encore sa sœur chez elle.

Quand il atteignit le seuil de l'hôtel et demanda si elle recevait, il apprit qu'elle était au Palais de glace, avec Madeleine, et avait recommandé qu'on l'en avertît s'il venait.

Au Palais de glace! Quelles joyeuses après-midi il avait passées là avec Arlette; et, en y entrant pour chercher sa sœur, il eut soudain, vivante dans son souvenir, l'image de l'enfant rieuse, si jolie, campée sur ses patins, sa silhouette fine découpée par le costume sombre d'hiver. Le décor était resté le même; les mêmes couples élégants glissaient sur la glace à reflets bleus, mais Guy ne les regarda pas; il aimait mieux revoir dans sa pensée les yeux et le sourire ravis de la petite Arlette quand il l'entraînait sur la glace, si légère qu'il ne sentait même pas l'effleurement de son corps léger. Quelle joie de vivre s'échappait alors de tout son être jeune!...

— Tiens! Pazannes... Tu ne patines pas?

— Non, pas aujourd'hui.

Il serra distraitemment la main amie tendue vers lui.

— Tu viens en spectateur? Eh bien, tu ne t'ennuieras pas... Il y a là une poignée de jolies femmes, à commencer par M^{lle} d'Estève... Tu n'es donc plus au rang de ses adorateurs?... Pazannes, mon vieux, tu deviens inconstant...

Il eut un haussement d'épaules et demanda :

— As-tu vu ma sœur?

— M^{me} Chausey est là-bas auprès de M^{me} d'Estève, dans un groupe de parents, et elle attend que la jeunesse ait fini d'évoluer...

Guy eut un merci rapide; puis, louvoyant parmi les spectateurs, il rejoignit sa sœur. Elle était fort entourée; et il dut remplir force devoirs de politesse avant de pouvoir lui adresser la question qui l'obsédait :

— As-tu des nouvelles de Douarnenez?

— Non, aucune encore... C'est incroyable! Arlette ne peut nous oublier... Je crains bien que son père ne soit très malade...

— Le père de qui? questionna légèrement M^{lle} d'Estève.

— Le père de ma jeune nièce, Arlette Morvan...

— Ah! vraiment... Il est malade. Qu'a-t-il donc?

— Une maladie de cœur, très grave.

— Vraiment?... C'est dommage... Elle était adorable, cette petite Arlette... Et si gaie!... Comme les jours se suivent et se ressemblent peu, pour nous autres, pauvres mortels!

Et, sur cette conclusion, M^{lle} d'Estève se remit à bavarder avec son entourage, tandis que Guy prenait congé, saisi d'une sourde irritation contre ces papotages frivoles, pareils cependant à tant d'autres, qu'il avait écoutés sans impatience aucune, alors qu'aujourd'hui il les trouvait odieux. Quelle transformation obscure s'accomplissait donc en lui, avivant le dédain, devenu presque du mépris, qu'il avait pour sa vie d'être oisif, jugée un soir, avec tant d'inconsciente sévérité, par une candide petite fille...

— Comment, vous partez déjà? pour de bon?

Il tourna la tête. C'était Jeanne d'Estève, la belle héritière que sa sœur souhaitait lui voir épouser.

— Vous partez réellement?

— Oui, je ne puis rester aujourd'hui.

Lentement, elle dit, d'une voix presque caressante :

— Même si je vous priais de le faire?

— Vous serez très généreuse, et vous ne me le demanderez pas, pour m'éviter le regret de ne pouvoir vous obéir...

Elle mordit ses lèvres, dont le rouge devint plus intense encore :

— Une réponse très habile que la vôtre, et digne du plus courtois des hommes! Mais, entre nous, vous savez que vous vous montrez fort peu aimable!

— Vous êtes infiniment trop bonne de prendre la peine de le remarquer...

— Beaucoup plus que vous ne le méritez...

— C'est vrai...

Elle se rapprocha un peu; et avec un singulier sourire, railleur et provocant, elle continua, ses yeux noirs cherchant ceux de Guy :

— Monsieur de Pazannes, vous avez l'air d'une âme en peine, depuis quelque temps. Or, vous devez connaître le pays des âmes en peine.

— C'est Paris... Et à bon droit!

— Pas du tout ! C'est la Bretagne. Là, vous devriez vivre. Vous retrouveriez la jeune Arlette, qui m'a tout l'air de vous manquer ! Cela se comprend... Les enfants laissent toujours un vide quand ils s'éloignent !

A son tour, il la regarda en face et, devenu railleur, lui aussi, il dit négligemment :

— Je ne sais pourquoi vous tenez ainsi à faire d'Arlette un bébé. Elle avait toute la raison qu'on est en droit de demander à une toute jeune fille pêtée d'ignorances délicieuses...

— Et faite ainsi pour séduire un blasé ?

— J'imagine qu'en effet il pourrait en être ainsi, fit-il, tout à fait maître de lui-même.

— Vous imaginez ?... Eh bien, moi, je suis sûre que...

— Que ?

Elle finit hardiment, avec son même sourire :

— Que vous êtes en passe de devenir amoureux... autant qu'un collégien peut l'être de sa cousine.

Il s'inclina profondément ; et toujours d'un ton de sourde raillerie, il finit en souriant :

— Je voudrais que vous fussiez bon prophète, car je me trouverais, de cette façon, considérablement rajeuni...

— Bah ! vous n'êtes pas encore d'un âge si avancé que la jeunesse vous paraisse à ce point désirable... Décidément, vous êtes d'humeur sombre aujourd'hui... Au revoir... Allez-vous demain chez les de Monty ?

— Oui ! Et vous ?

— Ah ! nous, bien entendu !

Guy eut une imperceptible hésitation ; puis, s'inclinant, il demanda :

— Puis-je solliciter la faveur d'une de vos premières valses ?

— Je devrais répondre non, étant donné votre peu de galanterie aujourd'hui. Mais, vous l'avez dit, je suis infiniment bonne. Au revoir...

Elle lui tendait sa belle main, moulée par le gant de suède. Il la salua très bas, puis s'éloigna, tandis qu'elle filait de nouveau sur la glace.

Il s'éloignait irrité contre lui-même de cette invitation qu'il venait d'adresser sans nul désir de la voir accueillir, entraîné seulement par son habituelle courtoisie d'homme du monde.

Dehors, il tombait une petite pluie pénétrante. Sans y prendre garde, il s'en alla droit devant lui, songeur, jugeant de nouveau, avec une impitoyable sévérité, la frivolité de sa vie trop facile, obsédé tout ensemble par le souvenir des paroles de Jeanne d'Estève, qu'il voulait fuir, et par l'inquiétude qui le tenaillait au sujet d'Arlette.

Quand il rentra chez lui, le premier mot de son valet de chambre fut pour lui annoncer qu'une dépêche était arrivée pour lui.

— Une dépêche ?

— Oui, monsieur ; et si j'avais su où était monsieur, je la lui aurais portée...

— C'est bien. Donnez-la.

Il avait bien l'habitude de recevoir des bleus. Pourtant, il n'eut pas une seconde d'hésitation sur l'origine de celui-ci. Il arracha l'enveloppe et lut :

« Mon père est mort ce matin. Venez si vous pouvez, je vous en supplie.

« ARLETTE. »

HENRI ARDEL.

(La fin au prochain numéro.)

MARINE

*Des nuages rosés flottaient dans le ciel clair,
La lune se levait, et, sur la sombre mer,
Le soleil disparu jetait encor sa flamme,
Comme sur le profond abîme de mon âme,
Un bonheur d'autrefois prolonge un doux reflet.
Et nous vîmes soudain qu'un bateau s'en allait
Au pied du large môle où nous rêvions ensemble.
Il allait, tout penché, comme un enfant qui tremble,
Livrant sa seule voile au vent mystérieux...
C'était l'heure où là-haut s'ouvrent les pâles yeux
Des étoiles sans cœur. — Ah ! qu'elle semblait frêle,
N'ayant pour se sauver du gouffre que cette aile,
Cette barque perdue entre le ciel et l'eau
Et qui partait avec son unique falot !*

PAUL BOURGET.

Gênes

LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



Les yeux de l'enfant se mouillèrent. Elle songea combien ils l'eussent embrassée et gâtée ce jour de l'an, fête des enfants heureux.

— Rien, répondit-elle tristement.

Il prit dans le tiroir un carton sur lequel le nom de Madeleine était tracé.

— Je me suis souvenu, dit-il, avoir trouvé chez ma sœur ces ob-

jets, qu'on garda pour vous lorsque votre mère mourut. Cela vous ferait-il plaisir de les voir ?

— Oh ! mon oncle !

Elle n'en put dire davantage. Il ouvrit le carton, et en tira quelques bijoux sans valeur : une montre et sa chaîne, deux ou trois bagues, deux alliances, un bracelet d'or, et un petit médaillon en cristal de roche.

— Vous ne pouvez porter le bracelet, les bagues sont trop grandes, et la montre coûterait, pour l'arranger, beaucoup d'argent... Tout cela sera à vous plus tard. En attendant, voulez-vous porter ce médaillon ?

Les larmes de Madeleine témoignèrent seules de son émotion et de sa reconnaissance. Elle osa de nouveau embrasser son oncle, et courut près de Seizan pour lui montrer son trésor et lui demander un cordon pour le suspendre à son cou.

Il était convenu que le lendemain, aussitôt le dîner fini, Vadalen irait partager le dessert de M^{me} Aymard et de Gerty. Mais une ombre troublait sa joie. Le frère de son amie devait arriver pour passer deux jours à Plesnou, et toute figure nouvelle lui faisait peur.

Le matin, elle sortit avec Seizan. Après la messe, elle s'amusa, sans arrière-pensée, sans envie, à regarder les boutiques toutes remplies de jouets et de bonbons. Il n'y eut peut-être guère, dans la ville, d'autre maison que celle de M. de Cernay où le premier jour de l'année passa inaperçu. Seizan, à la vérité, avait fait cuire un petit chausson aux

pommes ; mais, craignant les reproches de son maître, elle jugea bon de ne pas le lui servir, et de le donner un peu mystérieusement à Vadalen.

— Ce sera pour Gerty ! s'écria l'enfant ravie,

— Elle aura de meilleures choses, ma petite, je ne sais guère faire la pâtisserie.

— Oh ! si, il est très bon, et puis, elle l'aimera parce que vous l'avez fait, et que je le lui donne...

Le cœur de Vadalen battait bien fort en entrant chez M^{me} Aymard. Elle pensait entrer dans la salle à manger, mais la servante, qui avait l'air attristée, lui dit qu'il fallait monter, que M^{lle} Gertrude était malade.

Et, oubliant dans son inquiétude ses terreurs et sa timidité, elle monta en courant jusqu'à la chambre de sa petite amie.

Gerty était étendue, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, et les yeux profonds de sa mère étaient aussi plus cernés ; mais rien n'était triste autour d'elles. On avait dressé une table près du canapé sur lequel reposait l'enfant, et il y avait un plat de crème appétissante, des bonbons et des gâteaux.

— Arrive donc vite, Vadalen, nous t'attendions pour prendre notre dessert.

— Mais tu es malade ?

— Oh ! si peu ! J'ai seulement eu très mal à la jambe, et l'on ne veut pas que je marche. Mais nous allons bien nous amuser ! Norbert, c'est Vadalen !

En entendant cette présentation, Vadalen se retourna, interdite. Dans son inquiétude, elle avait oublié la présence de ce nouveau venu. Tout d'abord il lui parut très intimidant ; c'était un grand garçon de dix-sept à dix-huit ans, semblant plus jeune parce qu'il était blond et mince et avait un beau teint éclatant.

— Bonjour, mademoiselle Vadalen. Ma sœur m'a tant parlé de vous que je vous connais déjà très bien... Il paraît que vous êtes timide ; mais vous ne le serez pas longtemps avec moi... Aimez-vous la crème au chocolat ? C'est moi qui sers, et je favorise mes amis...

Vadalen, rassurée par son sourire, et aussi par sa voix, qui avait les intonations de celle de sa mère, avoua qu'elle n'avait jamais goûté de crème au chocolat.

— C'est invraisemblable... Moi, je l'aime beaucoup, et maman m'en sert toujours... Et les gâteaux ?

— Quelquefois Seizan m'en a acheté, et elle m'a même fait aujourd'hui un chausson que j'apporte à Gerty; mais jamais je n'ai mangé de bonbons comme ceux-ci, dit-elle en souriant.

Gerty l'embrassa, puis échangea un regard avec sa mère, un regard de tendre pitié, tandis que Norbert toussait avec affectation.

— Vous allez en goûter, et nous réserverons les autres pour faire avec Gerty une fameuse partie de loto.

— Tu aimes toujours le loto, Norbert? s'écria Gerty avec joie.

— Je le crois bien! Je fais des parties avec mes camarades les étudiants, quand ils viennent chez ma tante, et nous jouons des marrons...

Vadalen le regarda avec intérêt, et, tout à fait rassurée, l'interrogea à son tour.

— Est-ce que vous êtes médecin?

— Pas encore, mais cela viendra. J'étudie la médecine depuis le mois de novembre, et j'habite chez ma tante pendant que Gerty suit son traitement.

— C'est toi qui me guériras plus tard, Norbert.

— J'aimerais mieux te voir guérie plus tôt, chère petite...

Quelle tendresse quand il lui parlait! Comme sa voix s'adoucisait tout à coup! Et comme il s'appliqua, un peu plus tard, à l'amuser, à lui faire oublier ses souffrances! Vadalen se rappela toujours cette heureuse journée. Le soir, en quittant sa petite amie, elle lui dit à l'oreille :

— Tu es bien heureuse, Gerty, d'avoir une si chère maman et un frère si bon!

— Mais tout ce qui est à moi est à Vadalen, répliqua vivement Gerty.

Ce qui ne l'empêcha pas de pleurer de compassion en redisant à sa mère le mot de sa petite amie.

X

Peut-être m'attardé-je trop à ces années pendant lesquelles la vie fut si rude à celle dont j'écris l'histoire. Mais cette période devait former un contraste frappant avec les autres, et c'est d'ailleurs à cette époque de l'existence que se forme dans le secret de l'âme notre personne morale.

Vadalen avait onze ans lorsque se leva pour elle le jour béni de la première communion. Etre agenouillée près de Gertrude, être bénie au nom de sa mère par M^{me} Aymard, c'était un accroissement aux joies dont elle ne devait jamais perdre le souvenir.

La veille, docile aux instructions qu'elle avait reçues, elle s'agenouilla devant Seizan pour lui demander pardon des torts qu'elle avait pu avoir envers elle; mais Seizan se mit à pleurer, en assurant qu'elle ne lui avait jamais donné que du bon-

heur. Puis elle entra dans la bibliothèque de son oncle et accomplit le même acte d'humilité.

— Mon oncle... C'est demain ma première communion... Je ne voudrais pas que personne fût fâché contre moi... Si je vous ai quelquefois tourmenté ou contrarié, vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

— Vous en voulez! Levez-vous, enfant, ce n'est pas votre place, s'écria-t-il avec une agitation soudaine.

— Et vous êtes mon seul parent... Voulez-vous me bénir au nom de papa et de maman?

Une pâleur plus marquée se répandit sur le visage de M. de Cernay, et il ne répondit pas tout de suite.

— Je ne suis pas digne de vous bénir, mon enfant, dit-il enfin d'une voix altérée; mais si ceux qui vous ont aimée peuvent m'entendre, je leur demande pour vous leurs meilleures bénédictions.

— Et vous viendrez demain à l'église, mon oncle? M. le curé a dit qu'il aurait des places réservées pour les parents.

— Je ne vais jamais à l'église, dit-il brusquement, et je déteste surtout les places réservées... Mais vous viendrez me montrer votre toilette blanche, ajouta-t-il avec plus de douceur, voyant que le visage de l'enfant s'était assombri.

Ghose bizarre, il n'avait pas fait d'observation lorsque Seizan lui avait parlé du costume de première communion de sa nièce. Il s'était borné à lui recommander d'agir raisonnablement et, à la grande joie de la bonne fille, Vadalen ne devait pas être différente des autres petites filles.

Elle alla revêtir sa blanche toilette chez M^{me} Aymard; ainsi, ce fut la main d'une mère qui la couvrit de son voile, et ce fut un baiser de mère qu'elle reçut de la part de ses chers absents.

M. de Cernay se promenait de long en large, secrètement agité, lorsqu'elle vint se montrer à lui avec Seizan, qui avait mis un habit de drap et un tablier de taffetas noir.

Il regarda longuement sa nièce, puis, retenant la servante, il lui glissa dans la main une pièce de deux francs.

— Il faudra, dit-il avec un peu d'embarras, acheter quelque friandise pour le dessert de cette enfant...

Elle reprima l'excès de sa surprise.

— Merci, monsieur... Mais la moitié suffira... Et si monsieur veut bien, Vadalen pourra donner le reste aux pauvres... Cette enfant-là n'a encore jamais eu la joie de faire l'aumône...

M. de Cernay sembla livrer une lutte intérieure, puis, mettant brusquement la main dans sa poche, il en retira une poignée de pièces blanches.

— Est-il vrai, Madeleine, que vous aimeriez à donner quelque chose aux pauvres?

— Oh! cela me ferait tant, tant de plaisir! s'écria-t-elle, rougissant d'émotion.

— Voici... cinq francs... Ne donnez pas tout au

même, surtout, et laissez-vous guider par Seizan... Ce serait un meurtre de faire l'aumône à des gens indignes qui iraient au cabaret avec votre argent...

— Merci, merci! C'est trop! Vrai, cela ne vous prive pas? demanda naïvement l'enfant.

— Allez, une fois n'est pas coutume, répondit-il en détournant la tête.

Décrire l'heure qui suivit serait impossible; le langage de la terre n'est pas fait pour exprimer les joies du ciel. Quand Vadalen eut communiqué, entourée de tous ceux qui, ici-bas, avaient été bons pour elle, tous les vides de son cœur se trouvèrent comblés; il lui sembla qu'elle entraînait en communication avec le ciel, et elle comprit qu'il n'est point de douleur inconsolable ni d'isolement absolu pour l'âme qui possède Dieu.

Quand elle sortit du profond recueillement où elle venait de goûter des joies ineffables, elle tressaillit de surprise et aussi de bonheur en apercevant le visage de son oncle, qui essayait de se dissimuler dans la foule.

Et, après le ravissement divin de cette inoubliable matinée, combien d'autres bonheurs l'attendaient encore: Le plaisir jusque-là inconnu de donner; l'air de fête que communiquaient à la triste salle à manger un bouquet de fleurs et un gâteau, et surtout, surtout, les douces heures passées près de Gerty et de son frère, sous le regard tendre et ému de M^{re} Aymard!...

Vadalen s'était enfin familiarisée avec Norbert, dont elle avait pu, pendant les dernières vacances de Pâques, apprécier la bonté, la complaisance inépuisable et même l'intelligence supérieure. Ce jeune garçon, qui se montrait toujours prêt à inventer quelque jeu nouveau pour sa sœur malade et sa petite amie, et dont le beau rire sonore égayait toute la maison, possédait des qualités rares d'esprit et de cœur. Bien qu'elles ne comprissent pas toujours complètement, Vadalen et Gertrude écoutaient, tantôt avec émotion, tantôt avec enthousiasme, les conversations qu'il avait avec sa mère et les lectures qu'il lui faisait, et certes il faut compter au nombre des influences qui formèrent l'âme de Vadalen, l'influence inconsciente mais irrésistible de cette nature jeune, élevée déjà, qui répandait autour d'elle comme une atmosphère saine et fortifiante.

Quelques années se passèrent, non sans nouvelles douleurs pour Vadalen. M^{re} Aymard quitta à diverses reprises, et pour de longs intervalles, la maison dont elle restait cependant locataire. Ses absences étaient, pour l'enfant, des périodes de ténèbres. Ses leçons se trouvaient interrompues et ses études ralenties, et elle ne voyait plus, alors, d'autre créature vivante que Seizan qui, si bonne qu'elle fût, n'était pas une société intellectuelle suffisante. Les retours, en revanche, étaient une source de joies sans nom. Tout ce que la pauvre petite avait amoncelé de sentiments comprimés, de pensées et de vagues souffrances pendant de longs

mois, elle l'épanchait avec un soulagement infini; elle retrouvait des tendresses de mère et de sœur, de la bonté, de la jeunesse, de la vie, de sages conseils, une direction aimante et l'exemple, toujours salubre, des épreuves vaillamment supportées par Gerty. Pendant les vacances, la présence de Norbert ajoutait au charme de la maison. A mesure que l'esprit de Vadalen se mûrissait dans ses lectures un peu décausées, elle s'intéressait plus vivement à tout ce que le jeune homme leur disait ou leur lisait, et ce qui, en lui, impressionnait le plus vivement, c'était ce mélange d'élévation, de rare distinction intellectuelle et de gaieté juvénile conservée au milieu des plus graves études et même des spectacles attristants qui frappent chaque jour les yeux du médecin.

Il avait manifesté une grande curiosité au sujet des tableaux que M^{re} Lallay avait légués à Vadalen. Mais Seizan ayant conseillé de ne point demander à M. de Cernay d'entrer chez lui pour les voir, il s'en fit donner une description détaillée et se plut à instruire Vadalen au sujet de l'histoire de l'art, des écoles de peintures, des grands peintres et des sculpteurs. Ceci accrût naturellement la somme des jouissances solitaires que goûtait Vadalen dans son « musée ».

Et ainsi, cette enfant sans mère, privée de toutes les joies de l'enfance, confinée dans une solitude souvent effrayante, livrée à l'autorité d'un maniaque, subissant des privations matérielles et vivant dans une réelle indigence au milieu de ces richesses cachées et inutiles, cette enfant n'était pas abandonnée, après tout; et tandis qu'elle faisait le rude mais salubre apprentissage de la patience et de l'abnégation, elle recevait, à l'insu de son oncle, les impulsions morales les plus hautes, les impressions les plus pures, et même, sa vive intelligence aidant, une culture qui, pour être dénuée de méthode, devait porter ses fruits le jour où, au contact de ses semblables, elle verrait s'atténuer son excessive timidité et sa défiance d'elle-même.

Avec M. de Cernay, ses relations restaient les mêmes, limitées aux repas. Sauf quelques éclaircissements donnés d'assez bonne grâce sur les littératures anciennes et les monuments antiques, les conversations étaient rares et brèves. Sur le conseil de M^{re} Aymard, Vadalen avait cherché à se rendre plus nécessaire à son oncle. Elle allait le rejoindre au jardin, elle essayait de lui parler de ses études; soit que le vieillard se défilât d'une influence quelconque, soit que son cœur desséché se complût dans son égoïste isolement, il lui fit bien vite sentir qu'il ne voulait rien changer à ses habitudes, et leur intimité ne fit aucun progrès durant ces longues années.

Cependant, si un être vivant tenait à lui par une fibre, si ténue fût-elle, cet être était Vadalen; si ses lèvres minces s'entr'ouvraient pour sourire, c'était lorsqu'elle parlait; si son regard d'acier prenait une expression plus humaine, c'était en se

fixant sur elle. De loin en loin, il lui disait une parole amicale. Mais il avait peut-être alors conscience que ce charme de l'enfance et le sentiment de timide affection qu'elle essayait de lui montrer pourraient l'attendrir, car il se raidissait aussitôt et gardait pendant des jours un silence morose.

Elle avait seize ans lorsqu'elle apprit, à n'en pouvoir douter, qu'il était riche, et que sa sordide économie était la passion, la monomanie d'un avare. Seïzan avait gardé à ce sujet un silence absolu, et M^{me} Aymard, fidèle à sa promesse, ne parlait de lui que pour recommander à Vadalen d'être douce et aimante afin d'être un jour à même de le consoler, de le soutenir, de le ramener vers Dieu.

L'indiscrette, ce fut une mendiante qui parcourait le pays et qui, atteinte d'une folie inoffensive, était partout accueillie avec bonté, sauf, naturellement, chez M. de Cernay.

C'était, pour le dire en passant, une des souffrances de Vadalen de voir éconduire les indigents étrangers qui venaient frapper à la porte (car ceux de la ville savaient à quoi s'en tenir). Il lui semblait que, si pauvre fût son oncle, il aurait pu leur donner au moins un morceau de pain. Elle était soulagée quand Seïzan pouvait leur remettre en cachette quelque maigre reste, et plus d'une fois elle se priva pour eux d'une part de son pain, aumône bénie dont les anges, qui savaient la vérité, devaient sourire doucement.

Ce jour-là, donc, la pauvre folle vint s'accouder à la fenêtre de la cuisine, et demanda la charité.

Seïzan, craignant que son maître ne fût dans la chambre au-dessus, n'osa pas désobéir à ses ordres; elle secoua la tête avec pitié.

— *Paour hess!* vous savez bien qu'on ne donne pas ici!

La mendiante était dans l'un de ses moments de crise, et elle éclata d'un rire strident.

— *Paour hess!* répéta-t-elle. Oh! non; ici, on n'est pas des « chers pauvres »! Ici, c'est la maison maudite où les charbons de la colère de Dieu s'accumulent pour la consumer au jour de la vengeance!

Vadalen, qui était près de Seïzan, tressaillit, et vraiment cette femme était impressionnante, redressant sa grande taille, son visage maigre éclairé par des yeux noirs égarés et étincelants, et sa main brune et décharnée s'élevant comme pour prendre à témoin le Dieu dont elle invoquait la colère.

— Allons, Barba, passez votre chemin, dit doucement Seïzan. Tenez, voici un sou pour acheter du tabac.

— Un sou! Je ne prends pas l'argent d'une servante; c'est lui, votre maître, qui néglige de racheter son âme par l'aumône. Croit-il qu'il emportera ses richesses dans le tombeau? Maudit soit l'avare dur aux pauvres! Maudit! Maudit!

Seïzan essayait de mettre un terme à ses cris,

mais, à ce moment, quelques passants s'arrêtèrent, les uns riant, les autres s'indignant.

— Elle a raison, dit une femme qui portait un enfant dans ses bras. Quand on pense que tout l'or qu'il entasse sauverait nos vies, à nous autres misérables, on se demande quel compte il rendra à Dieu, celui qui enfouit ses trésors et laisse le pauvre mourir de faim?

— A la prochaine révolution, on saura quelle porte défoncer, dit un ouvrier étendant vers la maison un poing menaçant.

— A bas l'avare! Il faudra, une belle nuit, le faire griller sur son or! hurla un gamin.

Vadalen, pâle et tremblante, s'était réfugiée dans le fond de la cuisine. Seïzan s'avança vers la fenêtre.

— Vous effrayez une pauvre petite qui ne vous a jamais fait de mal et qui, elle, voudrait pouvoir donner, dit-elle d'une voix suppliante. Jean-Pierre, soyez bon, emmenez Barba, et toi, Jacques, ne dis pas des choses qui feraient honte à ta mère!

— Et pourquoi, vous, restez-vous à crever de faim chez le vieux richard? riposta le gamin.

— Ne sois pas méchant; tu sais bien, vous savez tous bien que c'est pour la pauvre petite!

Oui, on le savait bien, et l'on vénérât dans la ville cette humble femme qui s'était condamnée, par dévouement, à la plus dure des servitudes. Cette simple parole arrêta l'espèce d'émeute qui se formait déjà et dispersa le flot des curieux et des malveillants. L'ouvrier prit le bras de la mendicante et l'emmena sans s'inquiéter de ses cris. Seïzan referma la fenêtre et vint à Vadalen, qui se tenait instinctivement à la table pour ne pas tomber.

— Sois tranquille, ma petite, ils ne sont pas méchants, au fond... Là, assieds-toi, tu es toute tremblante... N'y pense plus, ce n'est rien...

— Mais... mais...

Les dents de Vadalen s'entrechoquaient convulsivement, et elle ne put parler tout de suite.

— Mais... ce n'est pas vrai, ce qu'ils disent?

— Quoi donc? Qu'est-ce qui n'est pas vrai? demanda Seïzan, embarrassée et cherchant à gagner du temps.

— Ce qu'ils disent de... mon oncle?

La servante hésita un instant, puis, prenant son parti:

— Eh! bien, dit-elle, après tout, il vaut mieux que tu le saches... Oui, Vadalen, ton oncle est riche, très riche, et il est, Dieu lui pardonne! avare jusqu'à la folie.

Une pâleur plus grande envahit le visage de la jeune fille, et elle joignit instinctivement les mains.

— Et toi aussi, Vadalen, tu es riche, car, enfin, dans une petite ville comme celle-ci, cela peut s'appeler une fortune... Défunte Madame t'a laissé tout ce qu'elle avait.

Cette fois, ce fut un flot de sang qui envahit les joues blanches de Vadalen.

— Riche, moi!... Et je ne puis pas même donner un morceau de pain aux pauvres! ajouta-t-elle avec douleur.

C'était là sa première pensée. Pas un retour sur elle-même et sur la vie misérable qu'elle menait...

— Quand tu auras vingt-et-un ans, tu jouiras de ton bien, mon enfant, et alors tu pourras faire l'aumône; jusque-là, le vieux monsieur épargne ton argent comme le sien. Et crois-moi, Vadalen, ne lui parle pas de cela.... Ça ne servirait à rien.

— Et vous êtes sûre... certaine, qu'il est riche?

— Miséricorde! Oui, il l'est, et que Dieu lui fasse la grâce de se repentir d'avoir ainsi idolâtré l'argent!

Un flot de larmes vint soulager Vadalen, et Seizan la laissa pleurer, comprenant que cela lui était salutaire. Trop aimante pour n'avoir pas donné quelque chose de son cœur à son unique parent, elle lui était reconnaissante parce qu'il lui avait remis les portraits de ses parents, parce qu'il lui permettait d'aimer les Aymard. Et voilà que son âme droite, éprise du bien, portée vers l'idéal, frémissait au contact de cette épouvantable déformation morale, de ce vice sordide qu'elle n'avait pas soupçonné jusqu'alors, mais qui lui apparaissait comme la révélation de tout un état de choses, et qui froissait en elle un sens intérieur, un sentiment généreux, et jusqu'à cette affection qu'elle avait accordée à son oncle...

Elle tressaillit tout à coup en entendant près d'elle la voix de M. de Cernay. Seizan reprima aussi une émotion involontaire : la pâleur de son maître, jointe à une expression plus dure que jamais, disait assez qu'il avait entendu la scène de la rue.

— Ma fille, dit-il sèchement, la première fois que des vauriens se permettront de venir m'injurier jusque sous mes fenêtres, vous sortirez par le jardin, s'il vous plaît, et vous irez avertir la police...

— Oui, monsieur.

Il regarda furtivement Vadalen, rencontra ses yeux mouillés et suppliants, et détourna les siens.

— Cette enfant a eu peur, reprit-il; il ne faut pas que cela se renouvelle...

Il était déjà sorti de la cuisine, Vadalen recueillit tout son courage et courut après lui.

— Mon oncle!... Oh! mon oncle!... Ce n'était pas la peur... J'ai eu tant de chagrin!...

— Et pourquoi? demanda-t-il d'un ton soudain agressif.

— Pour ce qu'ils disaient de vous... Oh! si vous me laissiez donner un peu, rien qu'un peu, aux pauvres, je serais si heureuse!

— Jamais! dit-il sèchement. Et cessez cette scène, je vous prie. Les pauvres sont des fourbes, des coupables ou des ingrats... Et... ne croyez pas

ce qu'ils disent de ma fortune... Je ne suis pas riche...

Elle avait posé sa main tremblante sur le bras du vieillard. Il s'arracha brusquement à son étreinte et remonta dans sa bibliothèque, où Vadalen l'entendit marcher avec agitation.

Il ne fut plus jamais question de cet incident, mais il en demeura au cœur de la jeune fille une souffrance et une inquiétude que ses amis s'efforcèrent vainement d'adoucir.

Peu de temps après, les Aymard repartirent; et, cette fois, deux années s'écoulèrent sans qu'ils revinssent, Gerty ayant été emmenée dans le Midi. Ses lettres, du moins, reliaient Vadalen à ce monde extérieur qu'elle n'avait pas vu, et que ses rêves lui montraient si beau. Elle jouissait avec son amie des sites ensoleillés, des montagnes, de la mer, elle qui ne connaissait que les maigres bois, les ajoncs et les bruyères qui entouraient Plesnou. Parfois, elle se demandait si elle verrait jamais autre chose, si sa vie s'écoulerait tout entière dans cette triste solitude; d'autres fois, elle s'effrayait à l'idée de se trouver en contact avec le monde, et se réfugiait, pour l'avenir comme pour le présent, dans sa sauvagerie, bornant ses projets à faire du bien, beaucoup de bien, le jour où elle serait libre.

La sage direction qui lui avait été donnée maîtrisait d'ailleurs son imagination et la maintenait dans cette sphère qui semble limitée aux esprits ignorants et qui en réalité est infinie : la sphère bénie de la volonté divine. Elle se confiait en la Providence, qui avait bien su donner un aliment à son âme et même à son cœur, et qui dirigerait sa vie de manière qu'elle fût bonne et utile...

Elle était, grâce à ses amis, munie largement de livres. Souvent, c'était Norbert qui envoyait les volumes et les annotait. Ils étaient judicieusement choisis, de manière à alimenter, dans la mesure voulue et proportionnée, l'âme, l'esprit, l'imagination. Grâce à ces livres, vrais amis de sa solitude, Vadalen ne connaissait ni l'ennui, ni la trop grande tristesse. Elle vivait souvent en dehors de sa sombre demeure, possédant le don, rare et précieux, de jouir par l'esprit et l'imagination. La piété la soutenait, non seulement une piété extérieure qui avait ses douceurs, et qui puisait dans les pratiques du culte la consolation et la force, « le culte catholique possédant la vertu d'éveiller et de nourrir en nous le sens du divin (1) », mais encore une piété intime, toute faite d'adhésion à la volonté de Dieu, d'abandon, de confiance et d'amour.

Ce fut ainsi qu'elle arriva à sa dix-huitième année, espérant que, le jour anniversaire de sa naissance, les Aymard seraient là, lui rendant le doux commerce de cœur et d'esprit dont elle était privée depuis si longtemps.

(1) Mgr Valleur.

XI

Oui, ils arrivèrent.

Seizan et Vadalen avaient elles-mêmes aéré et disposé la maison. Vadalen savait si bien comment M^{me} Aymard aimait à grouper les sièges, à disposer les tentures!

Elle fit au jardin une ample récolte de fleurs. Elle en avait le goût : c'était la seule forme sous laquelle pussent s'épanouir ses instincts d'artiste. Le vieux salon en fut tout réjoui, et elle trouva un innocent plaisir à admirer son ouvrage, à regarder les gerbes de pâquerettes, les bouquets de géranium, les roses, surtout, qui s'épanouissaient dans les porcelaines à l'ancienne mode de sa tante Daumet. Le canapé de Gerty fut placé tout près de la fenêtre ; sur la table, à sa portée, Vadalen posa des roses blanches et des livres. Elle arrangea les chambres, mit des fleurs partout, versa de l'encre dans l'écrivoire de Norbert et arrangea avec un soin particulier son bouquet à lui, composé de ses fleurs de prédilection : des bruyères, des fougères et encore des roses.

Elle passa la matinée dans la joie, puis, à mesure que l'heure s'avancait, elle commença à être envahie par une appréhension qui, vague d'abord, devint douloureuse. Jusque-là, les visites de ses amis avaient été assez rapprochées pour qu'on ne se perdît pas de vue. Les changements survenus de part et d'autre étaient insensibles et passaient inaperçus. Mais deux années, à une certaine période de la jeunesse, apportent de telles modifications extérieures aussi bien que morales ! Vadalen, qui n'avait guère jamais pensé à elle, se demanda tout à coup si, vivant séparée du monde, ignorante de ses usages, condamnée à porter des vêtements vieillissants et misérables, elle n'offrait pas un aspect ridicule. Gerty était, d'après ses récentes photographies, un ravissant mélange de simplicité et d'élégance ; Norbert, qui avait commencé à exercer la médecine sous les auspices d'un de ses parents, docteur célèbre, voyait un monde riche et choisi... S'ils souriaient en la voyant, oh ! elle souffrirait tant ! Bien sûr son cœur lui-même se contracterait, et elle n'aurait plus qu'à cacher son ignorance, sa sauvagerie et son triste extérieur dans une solitude absolue...

Elle se regarda dans une glace avec inquiétude. La glace lui renvoya une image un peu étrange, certes, mais que, s'il ne s'était pas agi d'elle-même, elle n'aurait pas eu l'idée de trouver ridicule... Sa taille était moyenne et mince, son visage d'une pâleur délicate, ses traits fins et aristocratiques, sans être réguliers, ses yeux profonds, gris et doux, avec des cils presque noirs qui contrastaient avec la nuance pâle et douce de ses cheveux blonds, et donnaient un cachet original à sa figure. Elle n'était

pas jolie, elle n'eût pas attiré l'attention, peut-être. Mais, chose plus rare, elle la retenait si une fois on l'avait remarquée.

Et sa toilette ?

Hélas ! si fort en retard que fussent les modes à Plesnou, et quelque mépris qu'on en fît en général, elle voyait passer assez de personnes mises passablement pour se rendre compte que les deux uniques robes qu'elle possédait, faites par elle et Seizan, n'avaient pas une coupe élégante. M. de Cernay avait exigé qu'elle portât du noir, en prévision d'un deuil quelconque et d'une dépense à éviter. Ces robes ressemblaient, austères comme elles l'étaient, à un uniforme de couvent ou de garde-malades. Naturellement, l'ampleur y manquait. Mais ce qui désolait Vadalen avait, sans qu'elle s'en doutât, un cachet plus original que laid, et l'étroit liseré de mousseline blanche qui bordait son col et ses manches achevait de donner à sa toilette cet aspect d'uniforme ou même de costume monastique qui offrait un contraste étrange, mais piquant, avec son air de grande jeunesse.

Quand la voiture arriva, le cœur de Vadalen cessa presque de battre, et elle se serait échappée si une exclamation de Gerty ne l'en eût empêchée. Chère Gerty ! Elle marchait un peu, maintenant ; mais, hélas ! pas sans l'aide de deux béquilles dont l'aspect serra le cœur de son amie. Comme elle était charmante, elle, distinguée et élégante dans son costume de voyage ! Quand elle fut assise dans le salon, nul ne se serait douté de son incurable infirmité. M^{me} Aymard était devenue toute blanche, mais toujours jeune et charmante, malgré sa chevelure de neige et la ligne bleuâtre que les chagrins avaient creusée sous ses yeux. Norbert était non pas vieilli, mais plus mâle, plus grave, avec quelque chose de calme, de décidé dans son regard, qui, cependant, n'avait pas perdu l'expression de la jeunesse.

— Vadalen !

Son nom fut répété en même temps avec trois inflexions à la fois différentes et unanimes. Elle y sentit l'émotion, un peu de surprise, et aussi une vraie tendresse.

Et embarrassée soudain, interdite, tremblant de leur sembler ridicule, des larmes montèrent à ses yeux pendant que M^{me} Aymard et Gerty l'embrassaient, et que Norbert lui serrait la main.

Mais la voici assise dans ce salon familial où elle a tour à tour tant souffert et tant joui ; elle a repris sa petite chaise, elle jouit de voir leurs regards satisfaits errer avec émotion sur les objets qu'elle a disposés, et comme M^{me} Aymard l'embrasse encore, elle redevient elle-même et s'écrie, demi émue, demi amusée :

— Oh ! vous n'êtes pas changés ! J'avais si peur de vous tous !

— Peur de nous ! s'écria Gerty en souriant, tandis que Norbert paraît scandalisé.

— Ouf, je suis une sauvage, moi, je ne sais ni

parler, ni marcher, ni saluer, et je suis si honteusement habillée !

— Vous avez l'air d'une petite quakeresse, dit Norbert en souriant, mais ce n'est pas laid du tout...

— Oh ! la bonne vie ! s'écrie Gerty avec ravissement. Norbert est ici pour un mois ! Il a fait provision de livres, et il nous fera de la musique... Il a une si belle voix !

— Il chante ! Oh ! comme je voudrais l'entendre !...

Norbert sourit et ouvrit le piano.

— Merci, Vadalen, vous n'oubliez rien, et je vois qu'il est accordé...

— Enfants, c'est absurde, dit M^{me} Aymard en souriant. Et nos paquets ?

— J'irai vous aider dès que j'aurai satisfait Vadalen... Que voulez-vous entendre ?

— Ce que vous voudrez, je ne connais rien.

— Norbert, dit Gerty, j'aimerais que ton premier chant, ici, fût un cantique... Vadalen l'aimera aussi. Chante la prière du matin.

— C'est trop long, quoique ce soit très beau, j'en vais dire deux stances, puis j'irai aider la chère mère, qui se meurt d'impatience de tout ranger.

M^{me} Aymard sourit, et il commença un des cantiques écrits jadis par Mgr Gerbet à ses heures de délassement.

Seigneur ! ton soleil radieux
Répond à ta voix qui l'appelle,
Et reprend, docile et joyeux,
Un pas de sa course éternelle.
Apprends-nous enfin dans ce jour,
À faire un pas dans ton amour !
Ce soleil que tu fis si beau
Réfète ta bonté puissante,
Réchauffe le petit oiseau,
Et ranime la fleur mourante.

Mais toi seul as, soleil vivant,
Un rayon pour le cœur souffrant !

Père Saint ! Quand viendra le soir,
Le vrai soir, cette heure dernière,
Où tout dans l'âme se fait noir,
Tout se tait, même la prière,
O Père ! O Frère ! O Saint Epoux,
Ce soir-là, souviens-toi de nous !

Norbert avait une de ces voix rares qui joignent à la beauté du timbre le charme de l'accent, et cette puissance mystérieuse de traduire les émotions de l'âme qui, naturellement, établit un courant de sympathie avec les auditeurs. Il avait en tout la note juste, comme les natures simples et droites, et il mit dans son chant un sentiment exquis, mesuré aux paroles, exprimant tout ce qu'elles voulaient dire.

Vadalen n'avait jamais entendu de bonne musique, ni de belle voix. L'effet produit sur elle fut intense, et elle ne songea pas à le dissimuler. Quand Norbert se retourna, il vit son visage inondé de larmes.

— Voilà un éloge auquel il ne faut rien ajouter, s'écria Gerty. Ne dis rien, Vadalen, une parole affaiblirait l'effet de tes larmes... Et maintenant, Norbert, va aider maman, et laissez-moi mon amie, puisque je vous suis inutile là-haut.

M^{me} Aymard la baisa au front, puis s'approcha de Vadalen en souriant et l'embrassa de même, tandis que son fils s'emparait gaiement d'un sac de voyage et d'un paquet de châles.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEIGNETS DE FLEURS D'ACACIA (ENTREMETS)

On choisit de belles grappes de fleurs d'acacia qu'on trempe dans une pâte à frire et que l'on fait cuire ensuite à grande friture comme les beignets ordinaires. Cette friture doit être très chaude. Lorsque les beignets sont bien dorés, on les dresse sur un plat, puis on les saupoudre de sucre. Le parfum de l'acacia ressemble assez à l'oranger et rend ces beignets exquis.

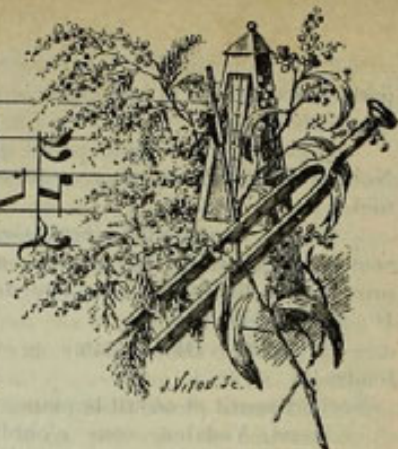
ENCAUSTIQUE POUR LES MEUBLES CIRÉS OU POLIS

Cire jaune ou blanche, 30 gr.; essence de térébenthine, 60 gr. Couper la cire en petits morceaux et la faire fondre à feu très doux dans de l'essence; avoir soin d'agiter continuellement. Dès que la cire est fondue, on la met dans un vase quelconque que l'on recouvre avec du papier. L'encaustique achetée toute préparée chez les marchands est généralement colorée, mais cette couleur n'ajoute rien à sa qualité.

Pour encaustiquer, on étend la préparation sur le bois avec un tampon de laine, puis on frotte fortement avec du drap ou de la flanelle jusqu'à l'apparition du brillant.



Théâtres lyriques : Opéra : *Tannhäuser*, 1861-1865. — La *Jacquerie* à Monte-Carlo. — Concerts. — Nouveautés de choix.



Il serait curieux de suivre l'évolution wagnérienne pendant les trente-quatre années écoulées depuis l'avènement du *Tannhäuser* à l'Opéra, en 1861. Mais les limites à nous imposées par le cadre où nous évoluons, ne nous permettent qu'un rapide coup d'œil sur les événements que rappellent la récente première de l'œuvre tant discutée jadis. Il est probable qu'à cette époque les incidents survenus à l'occasion du *Tannhäuser* n'auraient pas fait verser autant d'encre ni excité tant de haines, si l'outrecuidance du musicien et l'irascibilité de l'homme ne lui avaient aliéné les sympathies du monde artistique. Mais le futur dieu de Bayreuth était fortement épaulé par les grands personnages de la colonie allemande, et surtout par M^{me} la princesse de Metternich, l'ambassadrice d'Autriche. Ce fut à un bal des Tuileries que la princesse obtint de l'empereur l'ordre de faire représenter le *Tannhäuser* à l'Opéra.

Dans la très remarquable étude que M. G. Servières vient de publier sur *Tannhäuser*, dans le *Guide musical*, nous puisons les noms des artistes choisis par Wagner, pour la distribution des rôles de cet ouvrage, en 1861. Morelli, baryton du Théâtre-Italien, fut engagé pour celui de Wolfram, M^{me} Tedesco avait la tâche difficile de représenter Vénus, et M^{me} Marie Saxe se trouva très favorisée en obtenant de rendre le personnage d'Élisabeth. Niemann, ténor allemand, venu exprès, représentait médiocrement celui de Tannhäuser.

Dans la brillante reprise que vient d'en donner l'Opéra, rien n'a été négligé, comme alors, pour que le succès soit complet. Dès le début, la représentation s'annonçait comme un triomphe. L'ouverture a été pour M. Taffanel et ses musiciens, l'objet d'acclamations enthousiastes qui se sont répétées au premier acte, avec nombreux rappels des interprètes. D'où vient qu'au second, et plus encore au troisième et dernier acte, l'enthousiasme était tellement refroidi que l'admirable scène où

M^{me} Caron, MM. Van Dyck et Renaud ont été si magnifiques, n'a pu parvenir à rechauffer et réveiller le public ?

Cependant, la Direction a donné un grand éclat à cette première : décors, costumes, mise en scène splendides, interprétation superbe, tout a été réalisé dans une note artistique des plus rares. M. Van Dyck a fait de son rôle de *Tannhäuser* un chef-d'œuvre de perfection. M^{me} Caron (Elisabeth), n'a jamais été aussi profondément tragique : c'est de l'art exquis. M. Renaud donne au personnage de Wolfram un charme incontestable par la beauté de sa voix et de son style. M. Delmas, M^{me} Bréval et Augussal, MM. Vaguet, Dubulle, Douailler, qui, tous, ont des talents remarquables, ont été justement appréciés. Immense succès d'orchestre et d'ensembles. Il n'y a que le public qui, par sa froideur, a un peu trompé l'espérance générale. Le temps en aura sans doute raison ; nous dirons cela prochainement, en nous occupant du sujet et de la musique de cet ouvrage.

À l'Opéra-Comique, la *Guernica*, de M. P. Vidal, a éprouvé quelque retard par suite de l'indisposition prolongée de M^{me} Calvé.

C'est M^{lle} Lafargue qui est chargée de la remplacer.

Nos lectrices ont encore présente à la mémoire la page de notre histoire où se trouve enregistrée la révolution de la *Jacquerie*. M. Ed. Blau et M^{me} Simone Arnaut ont puisé la donnée de leur drame lyrico-historique dans un épisode de ces temps troublés par les guerres civiles. Ils y ont introduit une touchante page d'amour d'une extrême délicatesse, et cet attachant livret est écrit avec un talent et une entente scéniques indiscutables. Nous avons la conviction qu'une œuvre de cette valeur ne saurait attendre longtemps la place qui lui est due sur notre première scène française. Aussi, nous réservant de donner à ce moment désiré l'analyse complète de ce poétique et intéressant ouvrage, nous signalons seulement aujourd'hui la valeur musicale des quatre actes de MM. Ed. Lalo et Arthur Coquard.

On sait que l'auteur du *Roi d'Ys* fut enlevé à l'art et aux siens après avoir écrit le premier acte

de la *Jacquerie*, et n'eut que le temps de tracer les grandes lignes du reste de son œuvre dernière. C'est à M. Arthur Coquard qu'échut la délicate mission de créer les deuxième, troisième et quatrième actes. On voit de suite la part importante qui revient au jeune compositeur dans l'immense succès de cet ouvrage à Monte-Carlo. Il y a révélé une maîtrise que les circonstances ne lui avaient pas donné l'occasion de mettre si complètement en lumière. M. Coquard n'a pas commis la faute de chercher à imiter l'auteur du *Roi d'Ys*, et, en restant lui-même, il a réalisé une œuvre d'une grande puissance dramatique et d'un beau style. Sa déclamation est d'une expression juste, son orchestre aussi savant que soigné, et son inspiration mélodique et distinguée. M^{me} Deschamps-Jehin a fait une magnifique création du rôle de Jeanne, et tous les artistes, comme l'orchestre, ont bien mérité du grand maître Lalo, si regretté, de M. Coquard, comme de la direction et du public enthousiasmé.

Très brillante réunion musicale chez MM. Alfred et Jules Cottin, les artistes si recherchés, dans leurs salons de la rue Demours.

Au programme, M^{me} Spencer-Tassu, MM. Van Vaëfelghem, Fordyce et A. Catherine, puis un ravissant ensemble de mandolines et guitares, composé de dames et jeunes filles du monde, qui, sous la direction de M. A. Cottin, ont exécuté en perfection des œuvres de Gounod, Bizet, Guiraud, Mathias, Elsen, etc. Quant aux maîtres de la maison, ils se sont prodigués et ont chanté, avec le talent qu'on leur connaît, des mélodies de Mendelssohn, Faure, Delibes, Dentza, dont le succès a été très grand.

Remarqué dans l'élégante assistance : Comtesse de Las Cases, marquis et marquise de Tristan, comtesse de Salverte, M^{me} de Chevarrier, comtesse de Trobriant, comte et comtesse de la Vaulx, vicomtesse de Cavalcanti d'Albuquerque, comtesse de Rochefort, baronne de Rochetaillée, comtesse Colarini, M^{me} Péan, baronne Pieyere, M^{me} Ch. Raffard, générale Derrecagaix, M^{me} de la Peyrière, Wallace, Yriarte, Soto, de Quesada, marquis de Valfons, comte de Constantin, de Houssanne, etc. Une plume féérique avait dessiné, avec autant de goût que de fantaisie, un programme qui est une véritable œuvre d'art. Cette plume est celle de M^{me} A. Cottin.

Non moins brillante l'audition donnée par M^{me} Henri Marchand, salle Kriegelstein, avec le concours d'artistes très recherchés. On a pu constater l'excellence de son habile enseignement, en présence des progrès réalisés par ses nombreuses élèves du piano et du solfège. Dans la première partie, il faut mentionner le *Caprice élégant* et le *Duo symphonique*, de Lack; la *Danse des Fées*, de Prudent, et la *Marche nuptiale* de *Lohengrin*. Le *Chœur des Norvégiennes*, de Delibes, chanté avec beaucoup d'entente, a été très bien conduit par M^{lle} Duchemin, professeur de solfège, qui tenait

le piano d'accompagnement avec une réelle supériorité.

Dans la seconde partie, on a entendu des élèves qui sont déjà des artistes et dont on a remarqué les qualités de style dans le *Caprice polonais*, de Lack, le quatuor de *Rigoletto*, de Prudent, le concerto et orchestre en *ut*, de Beethoven, et surtout le concerto et orchestre de Lalo, exécuté par M^{me} Suzanne B., dont le jeu énergique et brillant alternait heureusement avec la parfaite virtuosité de sa partenaire, M^{me} Marie L., qui a eu aussi un franc succès dans la deuxième Rapsodie de Liszt.

C'est dans cette dernière partie que le chant est venu, à différentes reprises, mêler son charme toujours apprécié. M. Jaunet a fait entendre d'abord *Le beau Rêve*, de Flégier, qu'il a chanté avec une douceur d'expression charmante; puis la *Grand-maman*, de Marietti, véritable pastiche des *Enfants*, de Massenet, dit avec autant d'esprit que de simplicité. L'air de *Benvenuto Cellini* a permis à M. Jaunet de développer entièrement ses qualités de voix et de style qui lui ont mérité de nombreux applaudissements.

Le bouquet de cette jolie fête s'est épanoui dans le superbe soprano de M^{me} Marthe Gralos, qui a dit, avec la diction parfaite dont elle a le secret, la page d'Andréani : *Que le jour me dure*, page qu'elle a rendue célèbre par le sentiment exquis qu'elle lui prête. Elle n'a pas moins charmé son auditoire dans la *Gavotte de Manon*, de Massenet, où sa grâce est inimitable. L'air du *Cid*, du même auteur, rendu avec un profond accent dramatique, a valu un véritable triomphe à cette grande artiste. C'est une voix admirable, d'une étendue exceptionnelle, au service d'une nature artistique de premier ordre.

Succès complet pour l'habile professeur M^{me} Marchand, et pour M. Bretonneau, qui conduisait magistralement son vaillant orchestre de concert.

Signalons, pour piano, une belle pièce de Gabriel Marie : *Sur les grandes routes*, d'un remarquable style et du plus brillant effet. Bonne moyenne force. Editeur : Léon Grus, place Saint-Augustin. — Dans le genre ancien, si à la mode, le charmant *Rigaudon*, de P. Dedieu-Peters, est tout à fait pimpant, gracieux et facile. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — On peut en dire autant de la jolie *Gavotte*, de Ch. Lefebvre, si elle n'affectait certains airs plus difficiles, mais non moins attrayants. Editeur : Maekar et Noël, passage des Panoramas, 22. — *L'Intermède*, de P. Lacombe, est une pièce de fort belle facture, écrite de main de maître pour produire beaucoup d'effet dans sa moyenne difficulté. Editeur : Alp. Leduc, 3, rue de Grammont. — *Lever de l'aurore*, par F. Brevet, est une gracieuse mélodie, d'une écriture savante, variée de tons et de mouvements, et se terminant par une péroraison brillamment conduite. Editeur : chez l'auteur, 35, rue Séguin.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



UELLE joie de revoir le soleil ! pensais-je il y a un mois, après les étreintes glaciales de cet interminable et rigoureux hiver ; et, maintenant, je commence à soupirer après un peu d'ombre. C'est bien l'histoire de tous nos désirs qui vont à ce que nous n'avons pas. Trêve de ces plaintes, mes amies, gelons en hiver, grillons en été, et tenons-nous

pour bien heureux en pensant à ceux qui ne connaissent que le froid ou que le chaud.

Ce préambule est à l'adresse de nos pauvres petits soldats, qui ne le liront certes pas, mais dont le sort nous intéresse toutes, sœurs, mères, tantes ou cousines. Ils sont partis en chantant pour aller s'exposer aux rayons meurtriers du soleil malgache, beaucoup plus redoutable que les balles et les obus des Hovas, et que les forteresses de *Madame Gascar*, comme ils l'appelaient avec leur verve endiablée de Français et de Parisiens.

Cette grande dame est couleur chocolat, très méchante, épouse dangereuse, puisqu'elle a soulevé cette guerre pour tâcher de se débarrasser de son mari ; une vilaine femme, enfin, qui mange de la pommade, met des ruches aussi volumineuses que les nôtres à ses corsages, mais se dispense de souliers, bien gênants et bien chauds dans son île africaine ; je vous ai parlé jadis, je crois, de son bain annuel à base d'eau de Cologne, dont les courtisans se disputent quelques gouttes qu'ils emportent dans des flacons avec un religieux contentement. Cet extrait de négresse n'aurait rien pour me tenter ; mais je ne suis pas Hova, et ne puis me placer au même point de vue que ces fidèles sujets.

Une de mes amies, une vraie Française, celle-là, puisqu'elle était brave et rieuse, s'est battue contre ces sauvages pendant les luttes qui ont précédé la déclaration officielle de la guerre. A l'abri derrière les persiennes de sa chambre, et armée d'un revolver, elle et son mari ont tenu tête toute une nuit à une bande hurlante et noire qui essayait, à coups

de pierres, de faire une brèche dans la maison. Une autre fois, elle dormait les fenêtres ouvertes, à cause de la chaleur accablante, mais les persiennes closes, des persiennes à lattes largement espacées pour avoir le plus d'air possible. Un frôlement la réveilla et, dans l'obscurité transparente de la nuit étoilée, elle aperçut un bras noir qui s'était introduit entre deux lattes de la persienne et se dirigeait vers la toilette placée entre les deux fenêtres. La main qui terminait ce bras venait de se saisir d'un flacon et d'une éponge, et battait déjà en retraite, lorsque le même revolver qui avait parlé à l'émeute, et dormait toujours à côté de sa maîtresse, envoya une balle dans le bras du voleur. Le flacon et l'éponge roulèrent sur le sol, la main disparut comme par enchantement, mais pas un cri ne vint trahir la présence du Malgache, quoique, le lendemain, une trainée de sang révélât sa blessure.

— Vous deviez mourir de peur, disais-je à mon amie, au retour.

— Non, me répondait-elle, on était habitué.

En fait d'habitudes, il en est une bien triste que nous semblons vouloir emprunter aux Américains depuis quelques années : c'est celle des catastrophes où des centaines de victimes disparaissent brusquement dans des conditions déchirantes pour les survivants ; qui de nous n'a frémi en lisant les détails de cette inondation au pays lorrain, où la rupture d'une digue a causé tant de malheurs ? Quels yeux ne se sont pas remplis de larmes en pensant à ces cinq pauvres petits emportés par les eaux, bercés par elles dans leur dernier sommeil ! Et les parents ont survécu ! Cela nous a rappelé Saint-Gervais, et bien d'autres cruels souvenirs auxquels chacun rattache un nom plus ou moins cher, un détail plus ou moins poignant. Elle est cruelle à l'enfance, cette eau qui semble l'attirer par je ne sais quel sortilège. Les tout petits adorent barboter ; pour ceux de la campagne, il y a la rivière, la mare, le baquet. Combien de ces innocents font le plongeon pour avoir eu confiance dans le perfide élément ! Pour les citadins, il y a le ruisseau. Je crois qu'il n'existe pas un plus pur bonheur, à en croire le recueillement heureux de certains petits visages, que de gratter la boue grasse du ruisseau, et de confier à son eau trouble un frêle esquif de bois et de papier. Pour se donner cinq minutes de cette joie, les enfants s'exposent à tous les reproches, à toutes les taloches, rien ne réussit contre cet entraînement.

Aussi quels cris joyeux au bord de la mer à

l'heure du bain, et quel mois de félicité attend le petit peuple qui, jambes et pieds nus comme la reine Ranavolo, court sur la plage, enfonce dans le sable humide, pêche des crevettes et rapporte ces belles pierres plates dont on construit des fours, des maisonnettes; les plus régulières, mises de côté par la grande sœur, recevront un dessin, une peinture qui rappellera cette saison bénie. Ah! le bienheureux moment que celui des bains de mer; tout est réuni pour le rendre agréable, sans oublier pour la grande sœur le droit d'arborer certaines toilettes trop osées pour la ville. Je me demande pourtant ce qu'il sera possible d'inventer en fait de mode cette année qui soit plus ridicule et plus voyant que ce que nous portons en ce moment. Des chapeaux de sauvages, empanachés, fleuris, avec des roseaux qui se dressent, des ailes qui s'envolent, des nœuds qui chutent. Un modèle fort apprécié se termine, par derrière, en une sorte de paravent cintré sur lequel on coud des fleurs aussi grandes et aussi éclatantes que possible; cela rappelle les devants de cheminée de nos mères, où, sur la mousse, se prélassaient des roses. Je suis sûre que vous en avez vus dans quelque chambre d'amis de votre province, et que vous les avez trouvés bien laids — comme devants de cheminée; — moi, je les trouve affreux comme chapeaux.

Il y a aussi l'estomac de polichinelle, et les manches à gigots. Oh! les manches!!! Mesdemoiselles, à quoi sert-il que vous ayez une jolie taille, le cou mince et élégant? Hélas! ce que j'en dis est pour ma satisfaction personnelle, car je ne puis avoir la prétention de lutter contre la mode. Du reste, n'avez-vous pas remarqué que plus les tyrans sont déraisonnables, plus ils sont obéis; ce serait à dégoûter du bon sens et de la modération, si on n'avait que le succès comme encouragement. Voyez dans les familles, y a-t-il un oncle ou une cousine grinches, c'est à ceux-là qu'on cherche à plaire :

— J'inviterais bien Pauline à déjeuner, mais, si l'oncle Charles vient à l'apprendre, ce sera une scène!

— Pourvu que la cousine Clara ne soit pas dans ses humeurs sombres ce soir; je la placerai à la comédie à côté de cette bonne Louise, pour que ses sarcasmes ne fassent pas ricochet!

En général, ces personnes qui grincent sont des natures envieuses, regardant toujours ce qu'on fait pour les autres comme pris sur leur propre part. Ce sont des tempéraments d'accapareurs. Autrefois, les accapareurs étaient emprisonnés, jugés et condamnés au gibet. Il est vrai que c'était le pain

du pauvre qu'ils rendaient rare, et que cela est plus grave que les bonnes grâces d'un amphitryon, ou les aises d'un spectateur; de nos jours, il n'est pas besoin d'intervenir dans ces sortes de difficultés entre le riche et le pauvre, entre le patron et l'ouvrier; celui-ci a un moyen si facile d'amener la partie adverse à résipiscence! Il se met en grève et attend au repos le résultat inmanquable de cette manœuvre.

J'en parle avec une certaine rancune parce que, cette fois, ce sont les omnibus qu'on nous a enlevés brusquement dans une ville qui ne peut pas plus se passer de ce genre de véhicule que d'air pour respirer.

Imaginez notre détresse, heureuses provinciales, qui avez pu apprécier dans vos voyages à Paris les distances qui nous séparent dans la grande ville, le jour où on nous a privés de notre seul moyen de locomotion, car les voitures se font introuvables dans ces cas-là, et il ne reste que les jambes.

Je connais de nom une grande dame, une vraie par la naissance, qui a pris un parti extrême dont on sourit, parce qu'elle est la première à l'oser, mais qu'on imitera peut-être bientôt : elle fait toutes ses courses à bicyclette. Elle va chez le glacier commander des petits fours, chez la corsetière essayer ou payer, chez ses bonnes amies potiner. Je n'ai pas pu savoir si elle va à la messe le matin avec son boléro et son pantalon gris, car c'est le gris qui a la faveur, ne l'oubliez pas, vous qui pédalez.

Nous allons très vite avec ou sans pédales, dans cette fin de siècle, et si l'on se met en retard de six mois sur les progrès de chaque année, on est perdu; il n'y a plus moyen de se rattraper. J'avais jusqu'à présent négligé le volapuk des décadents qui, tout en faisant rire, a fini par s'imposer pour une bonne part dans notre langage; j'ai été rappelée à mes devoirs littéraires par ma femme de chambre, qui m'écrivait il y a un mois, ne recevant pas d'ordres pour approprier mon logis, dont j'étais absente depuis plusieurs semaines :

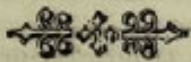
« Je désirerais bien un mot de madame, oh! combien petit! pour savoir si je dois décrocher les rideaux d'hiver? »

Je suis restée rêveuse devant cette formule; elle était si bien à sa place!

Hum! hum! chroniqueuse, vous êtes d'humeur chagrine, vous aussi, aujourd'hui; la reine de Madagascar, nos chapeaux, le cycle, la langue divine des jeunes, vous déflorent tout. Est-ce que?...

— Non, non, c'est fini.

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Mots en coupe

Verticalement : Une ville française de l'Ouest.

Horizontalement, de haut en bas : 1° Un marquis de la fable. — 2° Ou l'univers. — 3° Instrument de musique. — 4° Utile à l'indigent. — 5° Dans la lune. — 6° Entourée d'eau. — 7° Voyelle. — 8° Est immortelle. — 9° Le meilleur du lait.

(*Marquerite Grosjean.*)



Mots en parallélogramme

Horizontalement : Vin d'Espagne. — Résultat. — Caressant. — Chanteur.

Verticalement : Consonne. — Conjonction. — Dans la montagne. — Occupation. — Qui n'est pas sucré. — Plante textile. — Non en anglais. — Au milieu de la terre.

(*Marquerite Grosjean.*)

Lettres ajoutées

Ajouter une lettre aux mots suivants afin d'en former dix nouveaux : les lettres ajoutées formeront le nom d'un brave maréchal de France :

Route. — Ruse. — Item. — Laid. — Emoi. — Rêve. — Mare. — Tas. — Boîte. — Voie.

(*Une ancienne abonnée.*)

Vers à terminer

J'ai voulu ce matin te rapporter des
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les
Les nœuds ont éclaté. Les roses
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes

Elles ont suivi l'eau pour ne pas
La vague en a paru rouge et comme
Ce soir, ma robe encore en est tout
Respires-en sur moi l'odorant

(*X. Y. Z.*)

Mots en soleil

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

Sur le bord de l'éventail : Un génie du XVII^e siècle.

De gauche à droite en commençant par le haut : 1° Un titre. — 2° Mammifère. — 3° Juge en Israël. — 4° Roi des Lapithes. — 5° Coquillage. — 6° Ou enchère. — 7° Etoffe de soie. — 8° Ville française. — 9° Arbre toujours vert. — 10° Livre des mahométans. — 11° Ville du Nord. — 12° Espiègle.

(*Si j'étais hirondelle.*)

Charade

Mon premier, mes amies, garantit tes foyers.
Mon deuxième, tes fruits, et mon tout tes papiers.

(*Muguet des bois.*)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MAI

MOTS EN ESCALIER :

A M E
M A I
E I D E R
E R E
R E D O N
O D E
N E R O N
O I E
N E Z

LÉGENDES : Depuis que Satan, pour tenter saint Joseph, tailla pendant son sommeil la scie du saint en mille dents. Au lieu de nuire au travail, ce moyen l'avança au contraire, et Satan fut déçu.

MOTS EN LOSANGE :

M
C A P
C A N O N
M A N I T O N U
P O T I N
N O N
U

PROVERBE : Au bout du fossé la culbute. (Mots : Paris, Meuse, Aube, Saône, Creuse, Niort, Drôme, Aunis, Fleuve, Saint-Lô, Isère, Amiens, Seine, Landes, Ariège, Cher, Tulle, Blois, Bourg, Gaule, Cantal, Contée.)

ACROSTICHE DOUBLE : Reischoffen. — Cuirassiers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.